

**GOTESCALC, ÉVÊQUE DE SAINTE-MARIE D'ANIS,
PÈLERIN DE SAINT-JACQUES
(950-951)**

Curieux destin que celui de ce dignitaire dont le nom est sur les lèvres de tous les pèlerins de Compostelle, alors que l'on ne connaît avec certitude ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort, que l'on ignore même quand il fut élevé sur le siège épiscopal qu'il occupa pourtant, - cela est indéniable -, durant une bonne trentaine d'années qui se répartissent inégalement de part et d'autre du milieu du X^e siècle où se place l'escapade qui l'a rendu célèbre à jamais.

Car Gotescalc doit incontestablement sa renommée au fait d'avoir été en Galice et, qui plus est, d'en être le premier pèlerin nommément connu.

À dire vrai, c'est peut-être moins le fait d'être allé en Espagne à pareille époque qui est remarquable, non plus que la distance parcourue; car d'autres l'ont évidemment précédé dans cette direction qui eurent à surmonter de formidables obstacles, ne serait-ce qu'en raison de l'épaisseur du mystère ou des affres du doute, car les voies de Dieu sont impénétrables. En effet, sans parler du périple

énigmatique effectué par les restes de l'apôtre Jacques, l'épopée compostellane fut bel et bien inaugurée d'abord par l'évêque d'Iria, Teodomire (819?-847), attendu qu'il n'eut la révélation de la présence du Corps Saint que pour avoir consenti à le découvrir *in situ*, puis, par le roi Alphonse II (791-842), accouru depuis Oviedo, où était sa capitale, pour prendre la mesure de l'événement en donnant au culte naissant la charpente institutionnelle et l'ancrage territorial indispensables à son épanouissement.

Toutefois, ce qui reste unique, dans le cas de Gotescalc, c'est qu'il soit, jusqu'à plus ample informé, le premier "étranger" venu au Saint Lieu, dont l'identité comme la provenance soient attestées de source sûre et dont le voyage se laisse fixer, dans ses coordonnées spatio-temporelles, avec une précision enviable, et cela grâce à un *codex* insolite: la copie du *De Virginitate Sanctae Mariae* de saint Ildephonse, archevêque de Tolède (657-667), qu'un certain Gomes, moine de Saint-Martin d'Albelda, accepta d'effectuer à la requête du prélat, au cœur de l'hiver 950-951, et qu'il lui

remit, assorti d'un prologue inhabituel.

Cet ouvrage commença à éveiller l'attention du monde savant le jour où un lettré, Nicolas Le Febvre († 1612), qui fut un temps précepteur du futur roi Louis XIII, eut l'idée d'envoyer au cardinal Baronius (1538-1607) le *prologus* de Gomes qu'il avait lu dans un autre manuscrit. L'antiquité autant que la barbarie de ce texte plurent au cardinal qui en publia un extrait

dans les fameuses *Annales Ecclesiastiques*.

De la plume de Baronius cet inédit rebondit sous celle de Fray Antonio de Yepes (1570-1618), précurseur de l'érudition bé-

nédicte, qui sut identifier Albelda. L'intérêt de cette préface n'échappa, du reste, ni à Dom Martène ni à Dom Mabillon, mauristes notoires, qui glosèrent une version défectueuse, dont s'inspira le *Gallia Christiana* des frères Sainte-Marthe (1720). Pour finir, en 1862, le tout passa dans l'*Encyclopédie du Clergé* de l'abbé Migne, à travers la *Bibliotheca Hispana* de Nicolás Antonio (1617-1684), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, revue et corrigée par un expert, Manuel Martí, bibliothécaire du cardinal Saenz de Aguirre.



Vue générale de la ville du Puy-en-Velay

C'est qu'une réputation historique ne s'établit pas en un tournemain. Il y faut du temps et surtout l'appoint d'heureux concours de circonstances.

I.- Des coulisses de l'histoire aux feux de la rampe : une figure emblématique

De ces différents paramètres, celui qui a contribué le plus à propulser

Gotescalc sur le devant de la scène est sans aucun doute le fait d'avoir été évêque du Puy. En effet, le Rocher Cornaille au flanc duquel le vénérable sanctuaire marial plonge ses

racines et l'aiguille volcanique couronnée par la chapelle Saint-Michel, élevée de son temps, en plein X^e siècle, ne constituaient-ils pas un décor rêvé pour la pièce où devait se jouer la carrière posthume de Gotescalc? Quant à la ligne de fuite qui en organisa d'emblée la perspective, c'est, on le devine, la *Via Podiensis* du célèbre *Guide du Pèlerin* qui ne sait pourtant rien de lui.

Dès la fin du XIX^e siècle les éléments de l'intrigue étaient réunis: Léopold Delisle avait retrouvé à la Bibliothèque Im-

périale le manuscrit autographe de Gomes - il en a même transcrit les principaux passages, dès 1867, pour l'Académie du Puy - et, en 1882, le jésuite Fidel Fita avait édité le Livre V du fameux *Codex* de Compostelle bientôt connu sous le nom de *Liber Sancti Jacobi*. Pourtant, au moment même où Gotescalc et les chemins de Saint-Jacques sortaient presque simultanément des coulisses de l'histoire, aucune étincelle ne jaillit. Le choc qui aurait pu déclencher l'action ne s'est pas produit.

En réalité, il faut attendre l'année 1950, lorsque s'ouvrirent à Compostelle, à Burgos et à Madrid, les portes d'une exposition itinérante, intitulée *Francia y los Caminos de Santiago*, pour voir commémorer l'exploit de Gotescalc. Entre-temps, l'idée avait germé de fédérer les énergies que faisait naître en France l'enthousiasme suscité par le pèlerinage de Saint-Jacques, compris comme un pont et une main tendue entre deux pays. L'empreinte laissée dans la mémoire collective par cette aventure millénaire que nul ne pouvait plus ignorer après la parution, en 1949, de *Las Peregrinaciones a Santiago de Compostela*, n'était-il pas le gage d'un prodigieux renouveau spirituel, seul capable de briser l'indifférence et de guérir d'effroyables blessures? C'est du moins ce que révèle la prose anonyme, truffée de citations, placée en tête du livret destiné à perpétuer le souvenir de cette manifestation brillamment organisée par

l'Institut Français de Madrid que dirigeait alors Paul Guinard:

“También, en lo que se refiere especialmente a Francia”, était-il précisé à l'attention du public ibérique, *“acaba de constituirse una «Asociación de los Amigos de Santiago de Compostela». No sólo se propone intensificar estudios histórico-artísticos, creando en París una Biblioteca y un Museo de Santiago, y fomentando publicaciones eruditas sobre el arte jacobeo en Francia; aspira a «resucitar el espíritu de los antiguos peregrinos», a recoger «las hondas resonancias que provoca en la inteligencia y el corazón la perspectiva de un renacimiento de la peregrinación»*”. Et d'ajouter cette touche éclairante: *“la naciente Asociación se ampara bajo un patronato simbólico: el del primer peregrino venido a España cuyo nombre nos haya conservado la Historia : aquel piadoso obispo de Le Puy, Godescalco, que visitó el sepulcro del Apóstol con un numeroso séquito hace exactamente un milenio”*.

C'est alors et alors seulement que Gotescalc se leva pour inaugurer non pas tant la *Via Podiensis* que ce que l'on présentait être un “retour à Saint-Jacques”. Une curieuse estampe découvre le prélat “ancien”, revêtu de ses ornements pontificaux et juché sur une noble mule que l'Apôtre pèlerin mène par la bride. Elle fut imprimée et diffusée à la veille du pèlerinage qui se mit en branle, l'année suivante, sous la houlette de Mgr. Blanchet,

recteur de l'Institut Catholique de Paris. Onze ans plus tard, en 1962, l'aspect providentiel du lien tissé par Gotescalc était si prégnant qu'à l'approche du millénaire de Saint-Michel d'Aiguilhe, au Puy, l'idée s'imposa d'inviter le cardinal Quiroga Palacios, archevêque de Compostelle (1949-1971), à venir présider la cérémonie du 15 août, point d'orgue de cette célébration.

En acceptant de se faire pèlerin du Puy à mille ans de distance, Mgr. Quiroga ne réalisait-il pas le vœu implicitement contenu dans la démarche de Gotescalc qui brûlait d'une égale dévotion envers la Vierge et saint Jacques? Aux yeux de Dieu mille ans ne sont-ils pas comme un jour (Ps. 90, v. 4; 2 P, 3, v. 8)? Évoquant le titre d'un livre publié à Paris en 1950, *Pèlerins comme nos Pères*, l'archevêque avait déclaré au seuil de l'Année Jubilaire 1954, "*Esa debe ser la consigna para todos los hombres de hoy*"! Or Gotescalc n'est-il pas le père, voire le patriarche, de tous les pèlerins de Galice?

Voilà comment la haute stature de ce prélat en vint à se dresser à l'orée du renouveau jacobite qui affecte à présent l'Europe entière et au-delà. Ne fait-elle pas songer à ce mystérieux Melchisédech qui bénit Abraham à l'entrée de la Terre Promise, en offrant à Dieu, au soir des batail-

les, le sacrifice non sanglant du pain et du vin (*Gen. XIV, 18-19*)?

L'énigme de Gotescalc

Si le rôle discret mais réel joué par l'aurore compostellane dans le réchauffement de l'amitié franco-espagnole au lendemain des luttes qui dévastèrent l'Europe, reste à écrire, qu'en est-il en vérité de Gotescalc? La trajectoire de l'homme est-elle à la hauteur du rôle prophétique qu'on lui prête volontiers et ce profil est-il confirmé ou démenti par l'histoire?

De fait, l'initiative déconcertante prise par l'évêque d'Anis et la façon non moins surprenante dont celle-ci est parvenue à la postérité, constituent un mystère qui est loin d'avoir révélé tous ses secrets. Effectivement, sans le délicieux *prologus* composé par Gomes, l'on ne saurait rien du pèlerinage entrepris par ce dernier.

Qui donc est Gotescalc? Il est frappant que, mis à part l'émerveillement que son irruption dans la Rioja a suscité chez le chantre d'Albelda que fut *don Julián Cantera Orive* - ferveur partagée en France par Louis Bourbon, créateur de la Société des Amis de Saint-Jacques -, l'on se soit si peu préoccupé de connaître l'hôte éphémère de cette abbaye. Pourtant, comme l'a noté le chanoine Orive: "*interesa saber la categoría del personaje para deducir la gloria de*



Mgr. Quiroga Palacios

Albelda, recibiendo en su monasterio a tan esclarecido huésped?

Mais pour peu qu'on l'applique au *Locus Sancti Jacobi* qui était le but du voyage de Gotescalc, cette réflexion acquiert une portée autrement percutante. Non pas tant, sans doute, pour supputer en quoi la présence de ce prélat aurait pu contribuer à rehausser le prestige dont jouissait alors le Saint Lieu qu'il était venu visiter, mais bien parce que ce déplacement - *a partibus Aquitaniae [usque] ad finem Gallie* - devrait permettre *a contrario* de jauger le rayonnement naissant d'un sanctuaire dont l'attraction était d'ores et déjà irrésistible au point de décider un évêque du Velay, pauvre pays de montagne, à quitter ses ouailles pour affronter les aléas d'une longue et périlleuse expédition.

On doit, d'ailleurs, noter aussitôt que les précautions prises par Gotescalc furent selon toutes apparences proportionnelles à la difficulté supposée de l'entreprise car, si l'on en croit Gomes qui en fut justement impressionné, c'est bel et bien accompagné d'une imposante escorte - *magno comitatu fultus* - que le prélat se mit en route l'an de grâce 950. Du moins, est-ce en cet équipage qu'il se présenta à Albelda de Iregua.

Si l'on reprend le parallèle esquissé plus haut entre la figure de Melchisédech et celle de Gotescalc, il saute aux yeux que, de même que l'auteur de l'Épître aux Hébreux répute le roi de Salem "sans père, sans mère, sans famille et sans commen-

cement de jours, ni fin de vie" (Hébr. 7, 3), de même, l'on ne sait de Gotescalc ni son origine, ni son âge, ni sa parenté, ce qui aurait permis de juger du rang de ce dignitaire à une période où la naissance n'était pas quantité négligeable. Mieux, son nom même qui signifie "serviteur de Dieu", semble n'avoir aucune attache particulière ni avec le Velay, ni avec l'Aquitaine. Il faut remonter jusqu'à l'entourage de Charlemagne pour le voir porter par le peintre d'un Évangélaire célèbre ou par ce Gottschalk, moine de Fulda, qui fit tant parler de lui.

Qui plus est, Gotescalc n'apparaît ni dans les *Annales* de Flodoard (894-966), ni dans l'*Histoire* de Richer (c. 950-c.1000), pas plus du reste que la petite cité d'Anis, siège de son diocèse. Lorsque Richer évoque l'église de la Sainte Mère de Dieu - *sanctae Dei genitricis Mariae basilicam* - , il s'agit de la cathédrale de Reims, non du sanctuaire vellave. Et si la Vierge opère des miracles, c'est à Reims, non en Velay. Mieux, avant la fin du X^e siècle, si étrange que cela puisse paraître, l'on n'enregistre aucun fait positif qui permette de conclure à l'existence d'un pèlerinage renommé aux confins de l'Aquitaine. Du reste, sans l'offrande faite par l'évêque Adalard (919, 924) d'un livre *oblatus ad altare sancte Mariae Anitiensis ecclesie* l'on ignorerait la dédicace de l'église d'Anis à la Vierge.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux dates qui encadrent le début et la fin de la

carrière de Gotescalc, pour ne rien dire de son décès, qui ne soient conjecturales. Suivant que l'on choisit de s'en tenir ou non au premier et au dernier des actes qui le mentionnent, la durée de son pontificat se réduit à vingt ans (935-955), ce qui n'est pas rien, ou s'étire de 927 à 961, quand ce n'est pas 962, ce qui donne trente-quatre ans d'exercice. Pour comprendre l'ampleur de ces incertitudes, il suffit de considérer que ce que l'on sait de son prédécesseur immédiat comme de son successeur à Anis se borne à deux noms: Hector et Bégon.

Le bouquet est que Gotescalc soit même absent de la plus ancienne liste épiscopale du Puy, celle qu'a transmise le chroniqueur "ponot" Estienne Médicis (c. 1475-1565). Il a fallu que l'extrait du prologue de Gomes cité par Baronius tombe sous les yeux du jésuite Odo de Gissey (c. 1568-1643), qui fut un temps vice-recteur du Collège du Puy, pour qu'il reintègre sa place.

De là à soupçonner que cet évêque soit une façon de mythe, il n'y a qu'un pas qu'il serait pourtant bien imprudent de se laisser aller à franchir, car une série d'actes, assez exactement datés, oppose un démenti formel à pareille tentation. Le contexte historique qui imprègne ces sources

et les acteurs qui s'y trouvent impliqués ne permettent pas seulement d'avoir une idée de l'énergie de Gotescalc, ils font également pénétrer dans le réseau relationnel qui fut le sien. Disons tout de suite que l'analyse de ces pièces autorise à croire que Gotescalc fut effectivement un personnage influent.



Évêque au X^e siècle
(Albeldense, f^o 214 v-b)

II.- Gotescalc en son temps

Trajectoire d'un évêque (927?-961?)

Le procédé le plus commode pour "apprivoiser" ce héros est encore d'exposer succinctement la teneur des documents qui le mentionnent, en suivant l'ordre chronologique. On verra ainsi l'évêque d'Anis agir et circuler dans le siècle, plus souvent d'ailleurs hors des limites de

son diocèse qu'à l'intérieur. Qu'on en juge.

Si l'on se range à l'avis des savants bénédictins, auteurs du *Gallia Christiana* (1720), il est permis de situer de manière provisoire le point de départ de la carrière du prélat aux alentours de 927, date vers laquelle Hector s'efface devant lui.

- Entre 929 et 935, Gotescalc figure en tête d'une liste de onze notables qualifiés d'*eleemosynarii Guillelmi*, par quoi il faut entendre qu'il fut le principal exécuteur testamentaire de Guillaume III le Jeune, comte d'Auvergne et duc d'Aquitai-

ne (918-926), neveu de Guillaume le Pieux (886-918), le fondateur de Cluny (910). L'un et l'autre reposaient de leur dernier sommeil à Brioude, auprès de saint Julien.

- Le 28 août 936, jour de la Saint Julien, Gotescalc se trouve précisément à Brioude qui relevait pour lors de l'évêché de Clermont, en Auvergne. Il participe à une assemblée qui se tient dans la basilique du saint et au cours de laquelle Cunabert, prévôt de l'insigne chapitre (927-940), institue l'abbaye Saint-Marcelin de Chanteuges. Il appose son seing au bas de la charte de fondation: *signum Quothescalci episcopum*. Non seulement, Odon, abbé de Cluny (927-942), est mêlé à cette fondation, mais aussi Arnulf qui est avec lui co-abbé de Saint-Géraud d'Aurillac, monastère créé en 894, dans les montagnes du sud de l'Auvergne, par un certain Géraud († 910), homme puissant et religieux dont Odon a composé la *Vita*. Assiste également à cette solennité, au milieu d'un grand concours de nobles laïcs, un certain Raimond venu de Toulouse relever à cette occasion le titre de *princeps Aquitanorum* que lui avait concédé le roi Raoul (923-936). Ce personnage qui n'est autre que Raimond III Pons (924-942) fonde à son tour, au mois de novembre de la même année, l'abbaye Sainte-Marie et Saint-Pons, à Thomières, près de Béziers, en Septimanie. Dans l'acte

de dotation de ce monastère, il s'intitule fièrement *gratia Dei comes Tolosanus, primarchio & dux Aquitanorum*. Or, curieusement, Odon et Arnulf apparaissent de nouveau comme les artisans de cette fondation.

- En 937, au deux du règne de Louis IV d'Outremer (936-954), Gotescalc concède ou restitue une certaine autonomie à l'abbaye Saint-Chaffre du Monastier, ce qui lui valut la reconnaissance des moines. De fait, il pourvut de biens ce monastère et en choisit l'abbé: Dalmace de Beaumont. Il est d'ailleurs notoire qu'il a lui-même administré cet établissement. En effet, Saint-Chaffre, unique abbaye existante en Velay, avait été rattaché à l'*episcopatus* d'Anis en vertu d'un privilège royal et c'est pourquoi Gotescalc agit de sa pleine autorité: *Ego Gotiscalchus humilis praesul Vallavensis ecclesiae*. Il n'est pas indifférent de noter que, pour insuffler un esprit neuf à cette vénérable lauré, le prélat requit Arnulf, abbé d'Aurillac, de lui prêter des moines avec l'assentiment d'Odon de Cluny.

- Le 5 décembre 941, Gotescalc, soutenu par l'évêque de Langres, sollicite de Louis IV d'Outremer (936-954), présent dans la vallée du Rhône, probablement à Vienne, un diplôme de confirmation des biens légués à Chanteuges par feu Cunabert, prévôt de Brioude.



Denier de Louis IV d'Outremer

- Au mois de mai 947, l'évêque d'Anis rejoint un synode, convoqué à l'abbaye Sainte-Marie et Saint-Philibert de Tournus, sur les rives de la Saône, par les archevêques de Lyon et de Vienne, Guy et Sobbon.

- Le 15 août 949, fête de l'Assomption de la Vierge, on le découvre à Lyon, métropole des Gaules. Il y est témoin de l'octroi d'un important privilège accordé aux religieux de Saint-Martin de Savigny - *sub regulare abbate inibi Deo militantes* -, par l'archevêque de Lyon, Bourchard I^{er}, successeur de Guy. La souscription de Gotescalc apparaît sur l'acte original qu'il a signé de sa propre main: *Gotlscalcus*.

- Si l'on est certain de la présence de l'évêque d'Anis, et pour cause, à Saint-Martin d'Albelda, en Espagne, dans les premiers jours du mois de janvier 951, il semble bien que Gotescalc se soit trouvé à Rome, le 5 mai de la même année, car il a souscrit la charte d'union du prieuré de Sainte-Énimie, dans les gorges du Tarn, à l'abbaye de Saint-Chaffre en Velay. Cette visite *ad limina*, accomplie en grand arroi, dans la foulée du voyage de Galice, semble marquer l'apogée de sa vie.

- Le 8 mars 955, enfin, l'évêque d'Anis obtient du roi Lothaire (954-987), fils de Louis IV (936-954), tout juste hissé sur le trône par la faveur d'Hugues le Grand († 956), duc des Francs, la confirmation des privilèges de son église. Dans

ce but, il a prié l'épouse d'Hugues d'intervenir. Pour juger de la position de cette dame et de son influence, il suffit de rappeler qu'Hadwide était sœur de la reine Gerberge, épouse du roi défunt et mère de Lothaire, et que Gerberge et Hadwide avaient pour frère Otton I^{er}, roi de Germanie (936-973), qui coiffa la couronne impériale en 961. Ce n'est pas à dire, cependant, que Gotescalc ait personnellement connu cette *inclita comitissa*, ni qu'il se soit rendu en personne à Laon, encore qu'il n'y ait à cela rien d'impossible.

Avec le diplôme du roi Lothaire s'achève la série des "preuves" externes touchant l'existence de Gotescalc. Ces mentions sont, pour l'instant, au nombre de huit. En effet, la charte du doyen *Truannus* relative à Saint-Michel d'Aiguilhe, datée du jeudi 18 juillet 961 comme l'a démontré le chanoine Fayard, n'évoque, semble-t-il, le prélat qu'au passé. Gotescalc est donc probablement mort vers la fin de l'année 961, en tous cas pas en 962, date résultant d'une lecture erronée de la charte de *Truannus*.

La cité d'Anis

On ne saurait quitter le monde de Gotescalc pour le suivre en Espagne sans dire un mot du siège épiscopal qu'il occupa. La chose importe, car le diocèse dont Anis était le chef-lieu a peut-être joué à cette haute époque un rôle inversement proportionnel à sa taille. Il convient donc

d'essayer de l'apprécier à sa juste valeur.

Anitium ou *Anicio* - selon la légende qui figure sur les triens mérovingiens qui y furent frappés -, faisait partie de la province ecclésiastique d'Aquitaine Première qui s'étirait du nord au sud, de la Loire à l'Agout, entre Austrasie et comté de Toulouse. La métropole en était Bourges. Cette circonscription, héritée du Bas-Empire, comprenait trois évêchés immenses, ceux de Bourges, Limoges et Clermont. À eux seuls, ils occupaient les deux-tiers de l'espace, tandis que cinq sièges minuscules se partageaient le reste: Cahors, Rodez, Albi, Mende et Anis. Et de ces cinq diocèses, celui qui correspondait à la Cité des Vellaves, - de dimensions inférieures à l'actuel département de la Haute-Loire -, était sans conteste le plus exigu.

En revanche, *Anitium* jouissait d'un statut particulier. À l'instar de Bourges, métropole, et de Mende en Gévaudan, ce chef-lieu était réputé siège d'un évêché royal. À dire vrai, l'on ignore depuis quand, mais la chose est certaine passé l'an mil. Peut-être devait-il cet avantage à sa situation, car le territoire vellave s'enfonçait en coin dans la province de Viennoise. En outre, comme le Gévaudan, le Velay formait la limite orientale de l'Aquitaine, face aux terres d'Empire. Anis, carrefour de routes, était à équidistance de Clermont, au nord, comme de Lyon et de Vienne, à l'est, ou encore d'Avignon et de Nîmes, au midi. Aussi n'est-il pas étonnant d'aperce-

voir Gotescalc à Vienne, Lyon ou Tournus.

Lorsqu'en 955, Gotescalc s'entremet auprès de Lothaire (954-987) pour obtenir la confirmation des droits dont disposait son siège, il était parfaitement dans son rôle. Quatre mots glissés à son adresse montrent de quelle façon il était considéré et ce que l'on attendait de lui. En effet, Lothaire dit de cet évêque qu'il est *nobis per omnia devotus*. Gotescalc était probablement un "fidèle du roi", un tenant du droit et de la légitimité.

Hormis ces quatre mots et l'inévitable actualisation du décret, la chancellerie n'a fait que reproduire les termes du diplôme dont le roi Raoul (923-936) avait gratifié l'évêque Adalard (919, 924), prédécesseur d'Hector. C'est donc à Adalard que revient le mérite d'avoir obtenu ce fameux *praeceptum immunitatis*, en vertu duquel le chef du diocèse d'Anis avait reçu dans sa juridiction *omnem burgum ipsi ecclesiae adjacentem*, et cela afin d'y exercer tous les droits qui incombaient au comte: *universa quae ibidem ad dominationem et potestatem comitis hactenus pertinuisse visa sunt*, qu'ils fussent relatifs au marché - *forum* -, à la perception de taxes sur le transport des marchandises ou tonlieux - *theloneum* -, comme à l'autorisation de battre monnaie - *monetam*. En outre, l'évêque tenait sous son pouvoir direct ledit bourg avec tout ce qu'il comportait - *omnem districtum, cum terris et mansionibus ipsius burgi*. Il est évident que pareille

concession, révocable à tout moment, respectait les droits éminents du souverain - *de rebus juris nostri*. Il n'empêche que, dans le cas présent, elle avait été bel et bien accordée au détriment de l'autorité comtale, qui était alors aux mains du duc d'Aquitaine, Guillaume III dit le Jeune (918-926), dont Gotescalc fut exécuteur testamentaire. En vérité, cette mesure avait été le fruit d'un arbitrage serré entre le roi et le duc d'Aquitaine qui n'avait renoncé à cette part d'autorité que moyennant la restitution du Berry qui lui avait été confisqué.

L'intérêt de ce privilège ne saurait échapper. Non seulement il fait connaître l'existence d'un *burgus* jouxtant la cité ecclésiastique, serrée autour de la cathédrale Sainte-Marie et du baptistère dont les murs remontent au VI^e siècle, mais il est directement à l'origine de la création d'un atelier monétaire qui allait aussitôt entrer en activité.

L'ironie du sort veut que les rares deniers connus des numismates, frappés à Anis au lendemain de la concession octroyée en 924, aient été découverts sur le sol de l'Espagne, en 1866, quelque part entre Barcelone et Gérone, sans que l'on sache au juste ni où ni comment. C'est, en effet, par le truchement du commerce que deux pièces de ce trésor ont été acquises et offertes au Musée du Puy, tandis que d'autres, d'un type différent, continuaient à circuler sur le marché. Par chance, l'ensemble du lot fut étudié avant sa dis-

persion, ce qui a permis de situer l'enfouissement du magot entre 924 et 936. Ces pièces d'argent d'un poids oscillant de 1,20 g. à 1,30 g. et dont quatre variétés ont été répertoriées, portent au droit la légende RADVLFVS REX, entourant une croix, et au revers le lieu d'émission ANITIO CIVIT, cernant une ébauche de monogramme carolin. Le second type, attesté par un unique dessin, a l'immense intérêt de montrer qu'au revers le nom de la cité s'était bientôt effacé devant la Vierge titulaire du sanctuaire. La légende SCAMARIA apparaîtrait ainsi sur le numéraire ancien dès avant 936. Elle en serait dorénavant l'enseigne.

À la rigueur, il serait loisible d'attribuer ce second type monétaire au début de l'épiscopat de Gotescalc, puisque ce dernier entra en fonction dès avant la mort du roi Raoul survenue en 936. Mais par la suite, tout au moins dans l'état actuel des connaissances, il existe un hiatus complet entre les deniers émis peu après 924, et les pièces du trésor de Fécamp, frappées aux alentours de 970. Cette solution de continuité couvre, en effet, l'ensemble du règne de Louis IV d'Outremer (936-954) et pratiquement la moitié de celui de Lothaire (954-987), ce qui revient à dire que, durant la plus grande partie du pontificat de Gotescalc (927?-961?), on ne sait rien de l'activité déployée par l'atelier vellave, ce qui ne signifie assurément pas qu'il ait cessé de fonctionner.

En attendant que des trouvailles remédient à cette fâcheuse lacune, il convient de tirer l'enseignement des faits. L'existence d'un atelier monétaire était pour son possesseur une source de revenus non négligeable. À cela s'ajoutait l'administration d'un bourg en pleine croissance, sur lequel l'évêque exerçait déjà sans doute la *cura animarum*. Mieux, ce dernier était désormais habilité à prélever des taxes sur le volume des transactions. Autant dire qu'à compter de 924, l'évêque d'Anis, et singulièrement Gotescalc, put disposer de ressources qui firent probablement défaut à ses prédécesseurs. Est-ce là ce qui explique la générosité dont il fit preuve à l'égard de Saint-Chaffre?

Ce n'est pas tout. Il y a longtemps déjà que feu Adrien Blanchet (1866-1957) a attiré l'attention sur la concomitance entre ce genre de concession monétaire et les besoins nés du bâtiment. Il est hors de doute qu'Adalard n'ait eu de solides raisons pour solliciter du roi Raoul pareille faveur. Aussi n'est-ce peut-être pas un hasard si la titulature de l'édifice cathédral - *Dei genitricis et perpetuae Virginis ecclesiae* - apparaît à cette occasion. Partant de là, il n'est pas oiseux d'interroger l'archéologie, surtout depuis que des fouilles ont été conduites, entre 1992 et 1995, à l'intérieur de la cathédrale du Puy. Or la conclusion de l'opération semble éloquent. Évoquant les vestiges dont la technique de datation au carbone 14 corrobore l'attribution au X^e

siècle, Sophie Liégard croit possible d'affirmer que "cette période correspond à une phase primordiale de réaménagement du site". Toutes les constructions antérieures auraient été "détruites ou arasées", à l'exception du baptistère Saint-Jean. D'où cette conclusion suggestive: "Les structures de cette période correspondent sans aucun doute à un édifice religieux construit durant le X^e siècle".

S'il est aventuré d'en dire davantage et plus encore d'attribuer d'emblée l'initiative de ce chantier à Gotescalc, il est en revanche permis d'avancer sans trop de risques qu'en raison même de la durée de son épiscopat, Gotescalc n'a pas pu rester totalement étranger à cette entreprise de rénovation.

Saint Michel d'Aiguille: Un chantier patronné par Gotescalc?

Si l'on ne possède aucune preuve directe de l'activité édilitaire de Gotescalc à Anis, il se pourrait néanmoins que celle-ci puisse se lire en filigrane dans la fameuse charte en vertu de laquelle un certain *Truannus - Aniciensis ecclesiae decanus* - finit par léguer au chapitre cathédral dont il était doyen - *sanctae Mariae in communia fratrum* -, l'église Saint-Michel qu'il avait édifiée sur le pic d'"Aiguille". En effet, ce document revêt un caractère tout à fait singulier. Ne retrace-t-il pas une série de péripéties qui s'échelonnent sur plusieurs années? C'est dire qu'au moment où l'af-

faire trouve aux yeux de *Truannus* un dénouement satisfaisant, - *peracta est* -, savoir le jeudi 18 juillet 961 et non 962, comme l'avait conjecturé Frère Théodore -, son engagement remonte à une date bien antérieure.



Saint-Michel d'Aiguilhe

De fait, cette *narratio*, précieuse par ce qu'elle remémore, évoque avec insistance la figure de l'évêque d'Anis. Non seulement son nom, *Gotiscalcus*, se lit deux fois en toutes lettres, mais le "lévite" *Wigo* qui a sans doute rédigé l'acte sous la dictée de *Truannus*, fait allusion au prélat à quatre reprises. Or si ce dernier est qualifié tour à tour de *praesul*, *antistes*, *pontifex* et de nouveau *praesul*, il n'est curieusement jamais désigné comme *episcopus*. Ce titre n'apparaît qu'incidemment, accolé au seing de *Wido* qui est manifestement l'évê-

que Guy d'Anjou (975-c.994), à l'approbation duquel cette charte aura été soumise par la suite. Tout se passe donc comme si l'on avait voulu réserver la qualité d'*episcopus* au successeur vivant de Gotescalc que le frère Théodore fait mourir le 1^{er} décembre suivant, sans que l'on sache au juste sur quoi se fonde cette assertion.

À en croire ce récit, c'est grâce à la complicité de Gotescalc que *Truannus* put construire ce joyau qu'était la chapelle primitive de Saint-Michel, élevée sur plan carré à la manière d'une tour lanterne et dotée de trois absides semicirculaires ouvrant à l'est, au nord et au sud, telle qu'elle subsiste pour l'essentiel, englobée dans la construction romane qui épouse la plateforme irrégulière du rocher.

Visiblement, les différentes phases de l'opération s'agencèrent au rythme des interventions du prélat. Celles-ci se sont déroulées en quatre temps. Gotescalc a autorisé, encouragé, consacré puis reconnu l'édifice comme étant la propriété légitime de son ouvrier, de sorte que tout a été accompli dans les règles - *quibus jure peractis*. L'évêque d'Anis ne s'est donc pas contenté de donner son accord au projet, il a soutenu sa réalisation jusqu'à l'achèvement complet du monument consacré par une dédicace solennelle - *Deo disponente, consecrationem antistitis (praeфикси)*.

Ce n'est pas ici le lieu de déterminer jusqu'où a pu aller le soutien - *confortationis solatium* - apporté par Gotescalc à

celui auquel pareille audace valut sans doute la dignité de doyen du chapitre d'Anis. Ce qu'il importe de souligner, c'est cette clause finale: *Truannus* cède au "palais de la Mère du Seigneur pour le commun usage des chanoines - *genitricis Domini aulae in communia canonicorum*-" la chapelle Saint-Michel avec la totalité des oblations que recueillent ses trois autels, mais à la condition expresse que trois deniers - *tres denarii* -, prélevés sur ce revenu, soient affectés à perpétuité à la célébration de trois messes quotidiennes pour le salut de son âme et celle de Gotescalc. Non seulement cette disposition offre la mention la plus ancienne du numéraire que l'Église d'Anis avait reçu le privilège de frapper, mais elle donne à entendre que celui qui est si étroitement associé au bénéfice spirituel résultant de cette exigence était encore vivant le 18 juillet 961.

L'hommage vibrant que constitue cette *narratio* prouve, à tout le moins, que Gotescalc ne fut pas indifférent à l'aménagement du site grandiose qui environnait son siège épiscopal. En effet, il est bien spécifié que le roc vertigineux qui était alors désigné sous le nom d'"aiguille", *acus*, s'élevait à proximité de la ville - *prope Aniciensem urbem sita* -, sans doute hors de la juridiction temporelle de l'évêque. Voilà qui implique, semble-t-il, de la part de Gotescalc une perception aiguë de l'impact que ce geste pouvait avoir sur l'avenir de l'agglomération vellave. En

clair, l'on assiste ici, dans les années centrales du X^e siècle, à l'émergence de la cité sainte que consacre, au seuil du siècle suivant, l'expression *Podium Sancte Marie* - le Puy Sainte-Marie, sous laquelle elle sera désormais connue.

III.- Le pèlerinage de Gotescalc au *Locus Sancti Iacobi*

La question qui se pose à présent, est celle de savoir si la chevauchée de l'évêque d'Anis découle ou non de ce que l'on pourrait appeler une politique pastorale. En un mot, cette entreprise fut-elle conçue comme un élément visant à rehausser le prestige du siège épiscopal dont Gotescalc était titulaire, ou n'a-t-elle été qu'un voyage d'action de grâce, accompli dans la force de l'âge, avant que n'approche le déclin?

Plutôt que de chercher à exalter Gotescalc en faisant de lui le promoteur avisé du sanctuaire d'Anis et, simultanément, l'initiateur du culte de Saint-Jacques, il convient de scruter les faits en se gardant de trop extrapoler. Certes, il est naturel de juger l'arbre à ses fruits, mais il n'est pas exclu que la portée d'un tel geste ait en quelque façon dépassé la perception de celui qui en prit l'initiative.

Le cadre humain et institutionnel

A-t-on d'abord suffisamment remarqué qu'à pareille époque l'on ne saurait



parler de “chemins de Saint-Jacques”? La plupart des objections que soulève l’équipe de Gotescalc s’effondrent à cette seule considération. Il n’est possible d’écrire, comme l’a fait Manuel Cecilio Díaz y Díaz, “*no se comprende cómo el obispo de Puy se acogió al monasterio de Albelda, situado lejos del camino que llevaba a Compostela*”, qu’à la seule condition de verser dans un tel anachronisme.

Mais il faut aller plus loin. Ni le Puy ni Compostelle n’étaient entrés dans l’histoire lorsque Gotescalc alla étancher sa ferveur sur la tombe apostolique. Ce qui existait alors, c’était d’une part *Sancta Maria de Anitio* - Sainte-Marie d’Anis ou Anis, cité épiscopale du Velay, et, d’autre part, le *Locus Sancti Iacobi* ou plus simplement le *Locus Sanctus* - le Saint Lieu -, inséparable de l’antique évêché d’Iria.

Certes, il ne manquait guère de voies

d’accès à ce sanctuaire, ne serait-ce que l’océan écumeux qu’une missive du roi Alphonse III le Grand (866-910) recommandait aux chanoines de Tours ou le réseau résiduel des chaussées romaines qui sillonnaient le midi de la Gaule comme le nord-ouest de la Péninsule. Ce n’était pourtant là en aucun cas des “chemins de Saint Jacques”. En effet, ni le concept de route de pèlerinage, ni l’équipement hospitalier qui lui donne son sens, ni les exemptions de péages qui en attestent la réalité à compter du règne d’Alphonse VI de Castille (1065-1109), n’avaient encore été inventés.

Mieux, ni la Catalogne, ni l’Aragon, ni la Navarre, ni la Castille au sens où l’on entend spontanément ces entités politiques douées d’autonomie, n’étaient formées, pas plus que le Languedoc, dont le Velay fera partie, et moins encore l’Occitanie. Ce qui existait alors, c’était d’un côté le *regnum*

Francorum qui comprenait dans sa moitié méridionale: l'Aquitaine, dont l'Auvergne comme le Velay et le Gévaudan faisaient alors partie, la Septimanie ou marquisat de Gothie, de Nîmes à Narbonne, la Gothie plus que l'éphémère *Marca Hispanica*, la Gascogne aux limites de l'Océan, avec le comté de Bordeaux, et, dans la Péninsule, le royaume de Pampelune, le royaume de León, dont dépendait ce qui sera la Castille, ainsi qu'al-Andalus avec ses Marches frontières, haute, moyenne et basse.

Au cœur de l'hiver 950-951, sur les rives du rio Iregua, affluent de l'Èbre, dans la Rioja, le moine Gomes était donc exactement informé lorsque, rédigeant le prologue du traité de saint Ildephonse qu'il venait de copier à l'attention de Gotescalc, il situe avec précision son monastère *in finibus Panpilone*, c'est-à-dire dans les limites du royaume de Pampelune incluant alors les terres qui s'étendaient de Nájera à Arnedo. Il en va de même quand il montre l'évêque d'Anis venu des régions d'Aquitaine - *egressus a partibus Aquitanie* - se rendant prestement en Galice, ou pour être plus précis au pays de Galice - *ad finem Gallecie* -, dans le royaume de León, désigné par les chroniques andalouses sous le nom de "Djillīqiyya" qui était celui de l'ancienne province romaine de *Gallaeciae*.

Gascogne ou Gothie?

Une fois écarté le spectre des che-

mins de Saint-Jacques, attendu que ces derniers n'existaient pas comme tels au X^e siècle, rien n'oblige à admettre que l'évêque d'Anis ait "inauguré" la *Via Podiensis* avec plus d'un siècle d'avance, ou plus exactement qu'il ait suivi la voie romaine de Lyon à Toulouse qui passait non loin d'*Anicium* pour s'enfoncer à travers les monts du Gévaudan et de l'Aubrac, dans l'idée de franchir les Pyrénées, quelque part en Gascogne, à l'ouest de la chaîne. Étant donné les accointances de Gotescalc avec Lyon ou Vienne et l'amitié qui le liait à Odon de Cluny (927-942) qui s'était intéressé, ainsi qu'Arnulf d'Aurillac, à la restauration de Saint-Chaffre comme à la fondation de l'abbaye de Thomières, près de Béziers, il semble plus probable que Gotescalc ait regardé vers le Midi.

La basse vallée du Rhône et les cotés ensoleillés sur lesquels courait l'antique *Via Domitia*, n'offraient-ils pas un sûr chemin vers cette Gothie qui, gravitant dans l'orbite du *Regnum Francorum*, était sans nul doute le seuil naturel de la *Spannia*? De plus, le *regnum Gothicum* n'englobait-il pas la Septimanie sur laquelle Raimond I de Rouergue (943-961) exerçait sa suprématie en indivision avec son neveu de Toulouse?

Avant même que Borrell II, comte de Barcelone-Urgell, que Richer qualifie de duc d'Hispanie citérieure - *citerioris Hispaniae ducem* -, n'épouse Letgarde, fille probable de Raimond I de Rouergue et

de Berthe d'Arles, au retour d'un pèlerinage à Saint-Géraud d'Aurillac, accompli en 967, son père lui avait montré la voie. En effet, Sunyer I qui abandonna le pouvoir à Borrell en 947, avait épousé en secondes noces une Riquilda qui pourrait bien avoir été la fille du comte de Rouergue, Ermengaud (922-935), oncle de Raimond III Pons (924-942) et père de Raimond I de Rouergue (943-961). Si tel était le cas, Riquilda était la tante de Raimond I. En outre, comme la première femme du comte Sunyer I, Aimilda, était de la maison de Toulouse, on voit que dès avant 950 les rapports entre le sud de l'Aquitaine et la Gothie étaient constants. Du reste, comment en aurait-il été autrement?

Le sillon rhôdanien offrait, en outre, un couloir naturel vers les rivages de la Méditerranée. Lorsque, à la fin de l'année 953 ou au printemps de 954, Jean, abbé de Gorze, en Lorraine, accepta de se rendre à Cordoue pour effectuer, sur l'ordre d'Otton I^{er}, une mission diplomatique que son entourage jugeait suicidaire, le soin d'organiser son voyage fut confié à un marchand de Verdun, Ermenhard, rompu au trafic d'esclaves avec al-Andalus. Jean et le moine Garaman, qui s'était sacrifié pour l'accompagner, quittèrent Gorze avec des provisions et cinq chevaux. Prenant la route de l'Espagne - *Hispania versus intendunt* -, ils piquèrent sur Lyon. "Là", rapporte le biographe de Jean de Gorze, "on chargea leurs bagages sur un bateau qui descendit le

Rhône jusqu'à un endroit convenu".

C'était là sans doute le moyen le plus expédient pour ménager hommes et bêtes. Tout se serait passé pour le mieux si l'embarcation n'avait été assaillie par des bandits qui firent main basse sur une partie des présents destinés au Calife. Il n'empêche que Jean et Garaman gagnèrent sans encombre Barcelone où, par l'intermédiaire du gouverneur de Tortose, les tractations nécessaires pour que l'ambassade attendue puisse s'acheminer officiellement vers Cordoue, s'engagèrent aussitôt. En 858, Usuard, allant de Paris à Cordoue en quête de reliques, n'emprunta pas d'autre chemin, si ce n'est qu'il passa par Saragosse.

Une telle facilité pourrait surprendre si l'on ne savait qu'au milieu du X^e siècle, les relations entre les principautés chrétiennes du versant sud des Pyrénées et le califat de Cordoue n'avaient tendu à se normaliser par la force des choses. À deux reprises, en 935 et 940, 'Abd al-Rahman III (912-961) avait envoyé sa flotte ravager le littoral des comtés de Barcelone et d'Ampurias. Autant dire qu'il fallut s'incliner devant les conditions imposées par le vainqueur. La paix était à ce prix. Des négociations s'ouvrirent avec Cordoue.

Une fois rendu aux frontières de *Spania*, la vallée de l'Ebre, qui fut de tous temps la principale artère commerciale du nord de la Péninsule, offrait un axe de pénétration tout indiqué vers les hautes

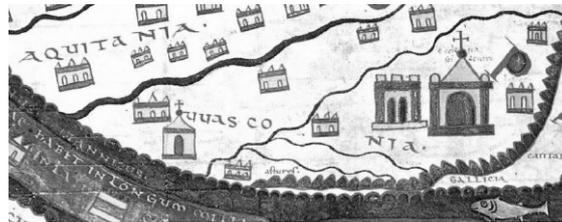
terres de l'intérieur. Or, là aussi, dès avant 950, 'Abd al-Rahman III avait repris le contrôle des villes qui jalonnaient le cours moyen du fleuve, principalement Saragosse, qu'il érigea en capitale de la Marche supérieure d'al-Andalus. Depuis Lérida, il était aisé de rejoindre l'antique cité. Dans ces conditions et si tel fut le choix de Gotescalc, rien n'interdit de penser qu'il ait pu bénéficier d'un sauf-conduit pour traverser les terres du califat en vue de gagner le sud du royaume de Pampelune.

En effet, au-delà de Tudela et de Calahorra, l'on atteignait la Rioja dont le contrôle avait été l'enjeu de furieux combats lorsque les rois de León et de Pampelune, Ordoño II (914-924) et Sancho Garces I (905-925) résolurent d'éliminer de ce secteur névralgique le clan des Banu-Qasi, *natione Gothus sed ritu Mamentiano*, comme le dit si bien la *Chronique* d'Alphonse III à propos de l'un d'eux. Voyant sa témérité couronnée de succès, le royaume de Pampelune finit par s'attirer les foudres de l'émir d'al-Andalus. Les chrétiens furent promptement délogés de Calahorra, puis, en 924, 'Abd al-Rahman III fondit sur la petite capitale pyrénéenne qu'il détruisit de fond en comble, livrant aux flammes l'église principale de la ville

qui, s'il faut en croire le chroniqueur 'Arib ibn Sa'd ou plutôt la lecture qu'en fait Reinhart Dozy, était visitée chaque année par de nombreux étrangers.

Gotescalc à Albelda

C'est dans ce contexte belliqueux que surgit l'abbaye Saint-Martin d'Albelda. Elle passait pour avoir été fondée le 5 janvier 924 par le roi Sancho Garces I (905-925) en action de grâce après la prise de Viguera, forteresse qui verrouillait en



Aquitaine, Pays Basque et Galice
(Beatus de Saint-Sever, f° 45)

amont la vallée de l'Iregua. C'est du moins ce que l'on racontait, car la charte qui évoque cette circonstance a manifestement été remaniée. Bref, qu'il soit passé par la Gascogne ou par l'itinéraire que l'on vient de suggérer, qu'il ait été recommandé par un souverain de Pampelune ou guidé par la Providence, c'est à la porte de ce clos royal, où deux cents moines militaient sous l'autorité de l'abbé Dulquitus - *agmina Christi servorum ducentorum fere monachorum* -, que Gotescalc vint frapper. Il est logique, en effet, de penser que ce dernier fit escale à Albelda tant à l'aller qu'au retour, ne serait-ce que pour donner à Gomes le temps de confectionner son ouvrage.

Lorsque l'évêque et les siens se présentèrent, il y avait tout juste trois ans que l'église du monastère avait été

consacrée en présence de García Sánchez, roi de Pampelune (926-970), de la reine mère, Toda (926-960), de Sanche, fils de Ramire II de León (932-951) et de sa seconde femme, la navarraise Urraca, ainsi que des évêques de Pampelune et de Nájera, Valentin et Tudemire, sans compter cinq abbés et la cohorte des moines assemblés pour l'occasion - *omni congregatione qui ad sacrationem Sancti Martini venerunt*.

En 950, l'année même où se produisit la rencontre entre la caravane menée par l'évêque d'Anis et cette imposante colonie cénobitique, les six moines de la petite laire blottie *ad radicem montis Laturcii*, près de Clavijo, non loin d'Albelda, venaient de s'agréger à l'*aula Sancti Martini*. Le *decretum* qui scellait cette union avait été ratifié par l'abbé Dulquitus et Tudemire, évêque de Nájera - *Nagalensis episcopus* -, en présence des *rectores* de cinq autres monastères. Curieusement la cérémonie avait eu lieu au bord de l'Ebre - *in margine fluminis Ibero* -, en face de Calahorra, à Santa Eulalia de Resa, où l'on avait arrêté de célébrer l'anniversaire du roi fondateur défunt, Sancho I Garces, mort le 11 octobre 925.

Inutile d'ajouter que le *scriptorium* d'Albelda justifiait à lui seul le renom de

ce monasterium vel congregatio fratrum Deum collaudantium. N'est-ce pas là que fut nourri et formé l'artisan du fameux *Codex Albeldense* qui, à l'heure de mettre la dernière main à son ouvrage, en 976, prie, lui aussi, ses lecteurs de ne pas oublier les deux cents moines militant à Saint-Martin. Au-delà du "cliché" ou de "l'hyperbole", il est permis de subodorer que ce chiffre aussi réel que rituel puise sa force symbolique dans le souvenir des martyrs de Cardeña, monastère dont Albelda put paraître le prolongement, avant de s'imposer comme l'un de ces creusets où se forgea, au cours du X^e siècle, la conscience historique et culturelle des principautés du nord de la Péninsule.

Si tant est que Gotescale n'ait pas



Monastères troglodytiques de la Rioja

exactement sur ce qu'il faisait en remontant la vallée de l'Iregua, il allait être comblé au delà de toute espérance. Sa surprise ne dut pas être moindre à la vue de la colline escarpée qui surplombait de sa falaise éclatante, trouée comme un gruyère, l'aître Saint-Martin - *atrium Sancti Martini*. En

effet, cet *arci[mona]sterium* offrait le spectacle étrange d'une termitière troglodytique dont l'idée seule émerveillait *fray Antonio de Yepes* (1570-1618), à raison du contraste saisissant que ce genre de vie exotique faisait avec les abbayes bénédictines de son temps.

Même si l'évêque d'Anis n'attendait rien de particulier en mettant le pied à terre, le fait est qu'il trouva à Albelda ce à quoi il aspirait. En effet, c'est là qu'eut lieu l'interférence décisive entre l'itinérance du pèlerin et sa quête intérieure. On s'est représenté Gotescalc allant droit à la bibliothèque du monastère et tirant d'un rayon poussiéreux le fameux *codex* dont il devait solliciter la copie. Il est permis de juger ce scénario inepte. Il serait plus utile de chercher à supputer à quel moment de l'hiver 950 l'évêque d'Anis put bien arriver dans la Rioja et ce que réservait le calendrier liturgique à cette saison. Car il n'est peut-être pas hors de propos d'observer que "la grande solennité instituée par l'église gothique d'Espagne en l'honneur de la maternité divine de Marie" se célébrait le 18 décembre et ce, croit-on, depuis 656. Certes, trancher pareille question suppose de savoir quand Gotescalc quitta le Velay comme de calculer l'allure de la caravane vellave, toutes choses parfaitement inconnues.

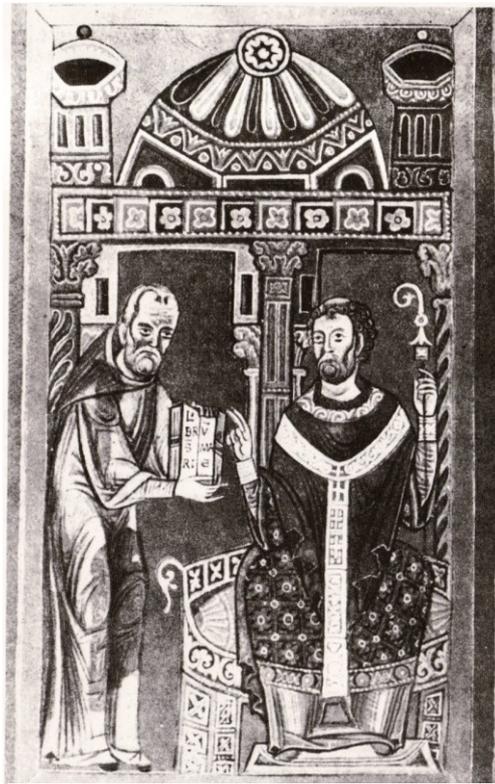
C'est pourquoi, selon Manuel C. Díaz y Díaz, il faut renoncer à comprendre et comment l'évêque d'Anis parvint à

Albelda, et pourquoi il jeta son dévolu sur l'opuscule consacré par saint Ildephonse à la Virginité perpétuelle de Marie. Cependant, l'éloge que Gomes fait de ce texte dans la préface qui lui sert d'introduction ne jette-t-il pas quelque lueur sur ce point crucial? Le fait est qu'aux yeux du religieux d'Albelda cette œuvre était moins un traité qu'une "louange" inspirée. C'est sans doute parce que ce *libellus luculentissime editus* ne nourrissait pas seulement la méditation solitaire des moines mais aussi leur vie commune, que ce soit à l'église ou au réfectoire, comme l'atteste la division du modèle copié en six leçons, que le prélat ancien en aura promptement goûté l'enchantement, surtout si, par le plus beau des hasards, sa venue avait coïncidé avec la célébration de la *Sancta Maria*.

En tout état de cause, le seul fait que Gomes révèle le nom du siège épiscopal vellave - *Sancte Marie Initio* -, au moment précis où il applaudit à la décision prise par l'évêque d'emporter *in propriam sedem*, en Aquitaine, *hanc laudem Genetricis Domini*, trahit suffisamment, semble-t-il, la cause de l'intérêt que cet écrit éveilla en Gotescalc. Le siège cathédral d'Anis n'était-il pas précisément dédié à la Vierge et, si son église était d'ores et déjà le foyer d'un pèlerinage réputé, ce qui n'est pas sûr, n'était-elle pas placée de surcroît sous le vocable de l'Annonciation? Gomes a si bien entendu cette raison qu'il dicterait pour un peu à Gotescalc sa mission. Ce

prélat qu'il nomme à trois reprises ni plus ni moins que l'évêque Ildephonse, dont le livre convoité offre en sus la *Vita*, n'a-t-il pas vocation à répandre l'œuvre du Tolédan? Ainsi le *prologus* composé par Gomes n'éclaire pas seulement la nature des préoccupations qui guidaient ce pasteur, elle en dit le prix et l'exigence.

L'on est donc fondé à croire Gomes lorsqu'il assure que c'est mu par la prière, en esprit de pèlerinage, - ce que signifie exactement *gratia orandi* -, et avec les marques d'une très évidente piété - *devotione promptissima* - que l'évêque d'Anis se hâtait vers la Galice - *ad finem Gallecie pergebat concitus*. À l'en croire, Gotescalc ne poursuivait d'autre but que d'implorer la miséricorde de Dieu et la protection de l'apôtre saint Jacques. C'est donc dans ces dispositions et après avoir imposé à Gomes un lourd pensum - *compulsus a Gotescalco* - sachant que ce dernier ne put s'y appliquer sans la permission expresse de son abbé, voire sur son ordre, que Gotescalc quitta le havre de paix qu'était cette laborieuse et



Gomes offrant l'ouvrage à Gotescalc
(Parme, Bibliothèque Municipale)

priante laure.

Le Locus arcis marmoricis

En effet, les Aquitains avaient sûrement hâte de gagner le *Locus Sancti Iacobi*, d'autant que les mauvais jours approchaient. Chemin faisant, ils traversèrent des contrées en plein essor. Que l'on songe seulement qu'à la hauteur de Burgos qui se développait au milieu des vignes, sur les rives de l'Arlanzón, le Duero avait

été franchi et la frontière reportée à Sepúlveda, place avancée, face à Madrid, dont elle était séparée par la Sierra de Guadarrama; que León, la capitale, était défendue par Zamora, sur le Duero, que couvraient les places fortes de Simancas et de Toro; que la Galice, enfin, dont la superficie avait doublé en moins d'un siècle, atteignait maintenant Coïmbra sur le Mondego. Les tronçons de chaussées romaines qui allaient d'est en ouest ou les pistes qui couraient le long des rivières, du nord au sud, de l'océan aux frontières d'Al-Andalus, étaient encombrées de messagers, de marchands, de cavaliers, d'ambassades, de moines, de prêtres et d'évêques qui vauquaient au service de la cour comme de

l'église, tandis que les cultures prospéraient.

Partout, on avait relevé ou créé des évêchés, et fondé de nombreux monastères. León, débordant les 19 hectares de son enceinte romaine, se répandait en faubourgs bruissants d'activité. Le roi avait construit un palais non loin du marché près duquel s'élevait l'église Saint-Martin. Autour de Nájera comme aux portes de la capitale et dans les Montes Aquilianos, entre Astorga et la dépression du Bierzo, de véritables thébaïdes monastiques fleurissaient comme du temps de saint Fructueux. L'un des monastères récemment fondés, celui de Peñalba, avait été consacré à saint Jacques - *Iberiae patrono Jacobo clarissimo*. La Galice qui se prêtait à l'élevage de chevaux de race, vendus une fortune, commençait à s'urbaniser. Samos, Triacastela et Portomarín, abbayes royales et berceaux de puissants lignages, marquaient déjà les étapes de la route de Saint-Jacques.

Quant au sanctuaire apostolique, il posait maintenant des jalons jusqu'à Castro Órbigo, sur la *strata* qui unissait León à Astorga. Les évêques d'Iria Saint-Jacques ne tarderaient d'ailleurs pas à disposer d'un pied-à-terre situé dans l'artère principale de la capitale, celle qui courait d'est en ouest: le *carrale quod discurrit de Sede S. Mariae ad portam Cauriensem* (12 septembre 954). Aussi bien, le *Locus Sanctus* offrait-il l'image d'une ruche bourdonnante. La cité sainte, principale antenne de

l'évêché d'Iria que gouvernait depuis vingt-six ans l'évêque Herménégilde (924-951), se sentait à l'étroit dans les quelques trois hectares circonscrits par l'enceinte ovale qui rappelait le *giro* que lui avait assigné le roi Alphonse II *el Casto* (791-842). Au voisinage de ses portes, masures, loges et échoppes se pressaient déjà le long des voies d'accès, surtout celle qui menait à Iria, là où le *rio Ulla* se jette dans une poissonneuse *ría*.

Ainsi corseté, ce noyau "lévitique" avait atteint un point de saturation. Il abritait, en effet, la *Magna Congregatio Sancti Jacobi*, ainsi nommée dans un acte du 30 janvier 915 en vertu duquel Ordoño II (914-924) lui versait cinq cents monnaies d'or que son père lui avait léguées. Depuis la réforme menée à bien par Sisenand I (877-932) avec l'appui d'Alphonse III le Grand (866-910), cette *Magna Congregatio* regroupait quatre communautés distinctes au service du Saint Lieu.

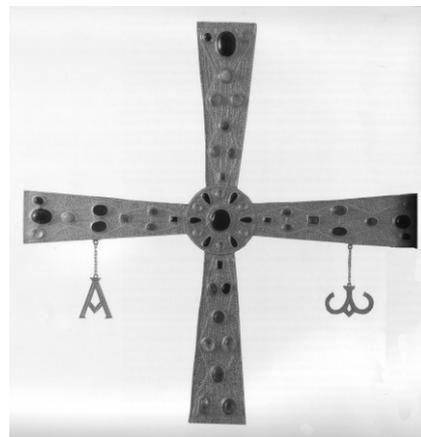
C'était d'abord, au nord de la basilique de l'apôtre, près du Baptistère Saint-Jean, le monastère Saint-Étienne, siège des diacres, dont la petite église dédiée à la Vierge est plus connue sous le nom de Corticela. Puis, vers l'ouest, greffé sur la fortification, se voyait l'hospice construit par Sisenand I pour accueillir pauvres, malades et étrangers. Les serviteurs d'humble condition - *tam viros quam feminas* - y trouvaient refuge dans leurs vieux jours. Au sud, s'élevaient les bâtiments réservés à

l'évêque, maître d'un ressort passé en un siècle et demi de 60 à 240 et bientôt 2.400 kilomètres carrés. Aussi, le tombeau du saint était-il au cœur d'un immense domaine ecclésiastique dans lequel le diocèse poussait ses ramifications.

Enfin, à l'est, au chevet de la confession dans laquelle était enchâssée la *domunculam marmoream tumbam intra se continentem*, se trouvait l'église Saint-Sauveur - *templum sancti Salvatoris circa aulam beati Iacobi* - appelée *Antealtares* en raison de sa situation au chevet du *templum ad tumulum sepulcri Apostoli*. Ce sanctuaire, doté de trois autels, était l'oratoire spécial de la communauté cénobitique à laquelle avait été confié le soin de veiller sur le *Locus Sanctus*. Sa mission était de célébrer les saints mystères *supra corpus Apostoli*. Ces moines, dont l'abbé était premier dignitaire du Lieu, assuraient ainsi la *Laus perennis*. Ils avaient là leur *atrium*. Les grands clercs du diocèse, pourvus des ordres majeurs, avaient la faculté de s'y retirer au soir de leur vie, d'autant que cette laur jouissait d'une réputation de sainteté. Cette organisation si particulière, où chacun avait sa place, du plus petit au plus grand, ne dût pas peu surprendre l'évêque d'Anis et les siens.

Mais Gotescalc était pressé de fouler le seuil sacré de l'*aula* qui abritait le tombeau du Fils de Zébédée. Celle-ci n'était plus la modeste église édifiée par les soins d'Alphonse II (791-842), près de laquelle

l'évêque Téodomire (819?-847) avait choisi de reposer. Alphonse III *el Magno* (866-910) avait substitué à cette chapelle sans caractère - *ex petra et luto opere parvo* - une basilique rutilante des marbres qu'il avait importés de l'antique Lusitanie. Elle avait été solennellement dédicacée le 6 mai 899, au milieu d'un grand concours de magnats et d'évêques. C'était, du reste, la



Croix votive d'Alphonse III

plus vaste des églises du nord-ouest de la Péninsule. Pouvait-il en être autrement dès lors que la présence corporelle de l'apôtre était éprouvée comme la principale puissance tutélaire du royaume de León? Sorte de saint des saints, elle affichait les marques éclatantes de la piété royale dont elle était sans cesse comblée. Dans la pénombre du sanctuaire, couronnes votives, lampes et croix d'or gemmées, comme celle offerte par Alphonse III, en perpétuaient l'hommage.

Gotescalc et saint Jacques

Cependant, l'évêque d'Anis n'était

pas allé si loin pour se laisser éblouir à la vue de ces fastes. Il était venu révéler la tombe de l'un des plus proches disciples du Sauveur et s'incliner devant les restes de celui dont il avait éprouvé, lui aussi, la céleste protection. Une question devait lui brûler les lèvres. Quand, comment et pourquoi, le Fils de Zébédée avait-il élu sa dernière demeure aux confins de l'Occident - *in ultimis [Hispaniarum] finibus condita* - comme la nouvelle s'en était propagée depuis qu'Usuard, moine de Saint-Vincent-Sainte-Croix, aux portes de Paris, familier des choses d'Espagne, l'avait publiée dans sa révision du martyrologe hiéronymien (c. 867), à moins qu'Adon de Vienne ne lui en ait ravi la primeur?

Si l'Épître d'un certain Léon, qu'il fut pape ou patriarche, ne lui était pas déjà tombée sous les yeux, Gotescalc en découvrirait sans tarder la proposition. Car, au lendemain de la découverte du sépulcre béni, l'une des tâches qui incombait à Téodomire fut de rendre compte de l'événement et d'en faire l'annonce au monde chrétien.

Cependant, au *Locus Arcis Marmoricis*, la présence de saint Jacques n'était pas affaire de raisonnement. C'était une certitude qui découlait de la réalité physique du tombeau, cette *parvam arcuatam domum* où reposait le corps sacré, et dans laquelle le prélat aquitain n'allait pas tarder à s'abîmer en oraison. Mieux, l'existence cachée de ce dépôt merveilleux, source de

grâces, s'était imposée à Téodomire comme le fruit d'une *Revelatio* non d'une déduction. Aussi n'était-elle pas perçue comme la conséquence d'une éventuelle mission effectuée en Galice par saint Jacques, de son vivant. À dire vrai, cette idée n'effleure pas même les auteurs et remanieurs de l'*Epistula Leonis* qui attribuent la présence agissante de l'Apôtre à une mystérieuse *translatio* qui a tout d'une élection. L'on était alors conscient qu'entre le martyre de saint Jacques à Jérusalem, l'an 44, et l'enfouissement de sa dépouille mortelle, tombée dans l'oubli, un demi-millénaire s'était écoulé, le temps que la vie chrétienne s'enracine dans ces confins et que mûrisse le moment propice à l'"*inventio*".

Vu du *Locus Sanctus*, cet événement était donc la manifestation d'un dessein providentiel appelé à agir sur l'histoire par la dynamique qu'il ne pouvait manquer de susciter.

De quelle façon Gotescalc et les siens s'acquittèrent-ils du vœu qui les liaient à saint Jacques, car il est hors de doute que ces "exilés" durent éprouver une attirance grandissante à l'égard du témoin de la Transfiguration à mesure qu'ils approchaient de sa tombe? En effet, l'étrangeté du monde qui les enveloppait et qui s'était accrue à proportion de leur éloignement avait dû les souder en les incitant à s'en remettre entièrement à sa bienveillance. Or voici qu'ils se tenaient main-

tenant au seuil de sa demeure, émus, harassés. Était-il déjà habituel d'honorer l'apôtre par une veillée nocturne à la lueur des chandelles? Les pèlerins entendirent-ils psalmodier l'hymne *O Dei verbum, patris ore proditum*, que le rite tolédan a conservé et dans lequel saint Jacques était invoqué en termes exaltants?

Assurément, il est difficile de le savoir. Ce qui est probable, en revanche, c'est que partis d'Aquitaine à l'automne 950, les pèlerins vellaves durent arriver au *Locus sanctus* à une date proche de la fête de Noël qui n'était elle-même pas très éloignée du jour où l'Église hispano-gothique célébrait le grand apôtre. En effet, comme l'indiquent la plupart des calendriers péninsulaires de ce temps, cette solennité était fixée au 30 décembre, cinq jours après la Nativité du Seigneur.

De fait, l'Église d'Espagne, proche en cela des Chrétientés d'Orient, ignorait à cette époque la date du 25 juillet - VIII des calendes d'août - que le calendrier romain avait adoptée au VI^e siècle pour commémorer le martyr de saint Jacques, bien qu'il fût notoire que l'aîné des fils de Zébédée ait été décapité au temps de Pâques. Cette particularité du martyrologe hispanique fut peut-être un sujet d'étonnement pour les Aquitains, d'autant que les jours précédents voyaient la commémoration de Jean l'Évangéliste, second des fils de Zébédée, ainsi que de Jacques, *frater Domini*, premier évêque de Jérusa-

lem. Mais il n'est pas impossible non plus que Gotescale ait délibérément ajusté sa venue à la célébration de la fête de l'apôtre selon le rite hispanique.

Quoi qu'il en soit, cette période de l'année constituait l'un des sommets du cycle liturgique propre au *Locus Arcis Marmoricis*, écrin mystique du corps de saint Jacques. Par conséquent, il serait impensable que les Aquitains n'aient pas participé à la célébration du 30 décembre, jour de ferveur et de liesse, qui attirait déjà nombre d'étrangers au sanctuaire apostolique. Gotescale et les dignitaires du chapitre d'Anis qui l'avaient suivi furent sans doute associés d'une manière ou d'une autre aux fastes de cette cérémonie que ne pouvait manquer de présider le vénérable Herménégilde (924-951), non moins que l'abbé de Saint-Sauveur de Antealtares, entourés, l'un de ses clercs, l'autre de ses moines. Peut-être prononcèrent-ils l'une des splendides oraisons de la *Missa Sancti Iacobi Apostoli Fratris Sancti Iohannis* que renferme le *Liber Sacramentorum*: "*Christe cuius virtus atque potentia tantum in Apostolo tuo Iacobo emicuit (...)*".

IV.- La graine, la fleur et le fruit

Vêpres funèbres: mort du roi Ramire II (932-951)

Remplis de la joie que procure la satisfaction du vœu accompli et débordant

de la plénitude puisée dans la communion aux saints mystères, il est difficile de croire que les Aquitains n'aient pas cherché à prolonger ce temps de grâce en emportant quelques *testimonia* de leur pèlerinage, sous forme d'eulogies. À défaut d'une parcelle du Corps saint, fût-elle infime, la plupart d'entre eux devraient se contenter de reliques de contact, quelques gouttes de l'huile des lampes du sanctuaire, versées dans des fioles, ou des fragments de tissus imprégnés de la *virtus* de l'Apôtre par simple contact avec la poussière de son tombeau.

Sans doute, n'en allait-il pas tout à fait de même pour l'évêque d'Anis, car il se peut que cette *visitatio* ait éveillé en lui quelque désir. N'avait-on pas alors coutume de truffer les autels de reliques? Alphonse III (866-910) n'avait pas manqué d'y sacrifier lors de la consécration du 6 mai 899 et l'on sait qu'un Géraud d'Aurillac († 910) en rapportait des brassées à chacun des voyages qu'il faisait à Rome. Qui sait si Gotescalc ne manifesta pas le désir d'obtenir ne fût-ce qu'une simple miette tombée de la table du festin sacré auquel l'avait convié l'amour qu'il portait à saint Jacques? De fait, parmi les *mirabilia* que l'église de Puy se vantera de posséder, figurera longtemps un fragment de doigt appartenant à saint Jacques - *Jacobi de digitis*.

Forts de cette aventure, les Aquitains étaient marqués d'un signe, qu'ils l'aient

voulu ou non, car, témoins des prodiges accomplis par l'apôtre *in finibus Gallecie*, sa bénédiction avait imprimé en eux un formidable élan. Aussi bien, le paysage qui allait défiler sous leurs yeux en sens inverse, ouvrirait-il à chacun des perspectives nouvelles. Ils reverraient des endroits qui ne leur seraient désormais plus tout à fait étrangers et surtout, dans ces pays ravinées par maints orages et creusés de tant de cicatrices, ils retrouveraient des visages connus, sur lesquels se lirait une attente. Il leur appartenait désormais de communiquer, chemin rebroussant, le don qu'ils avaient reçu.

Il est possible que le retour ait été mené à un rythme plus vif et allègre que l'aller. En effet, les pèlerins connaissaient à l'avance, pour les avoir appréciées, les étapes où ils seraient bienvenus. Libérés des frayeurs qu'avaient accumulées en eux la peur de l'inconnu et l'anxiété d'être arrêtés dans leur course avant d'avoir touché au but, ils savoureraient la chaleur de l'hospitalité et des retrouvailles. Cependant, en ces courtes journées d'hiver, l'horizon était sombre et les voyageurs furent insensiblement amenés à partager l'accablement des habitants de Galice, du Bierzo et des terres léonaises, à la nouvelle de la maladie qui, ayant surpris le roi Ramire II à Oviedo, devait le précipiter dans la mort à peine rentré dans sa capitale.

Dans les premiers jours du mois de janvier 951, la plupart des évêques et des

grands du royaume avaient dû rejoindre précipitamment la cour. De fait, l'*Historia silense* rapporte qu'après avoir convoqué les membres de son conseil, le roi se confessa et les exhorta hardiment - *ad Legionem reversus, accepit confessionem ab episcopis et abbatibus valde eos exortatus* - par quoi il faut entendre qu'il disposa son âme et régla sa succession. L'évêque Sampiro ajoute que, la veille du jour de l'Épiphanie, soit le 5 janvier 951, Ramire II se dépouilla des insignes du pouvoir et se prépara à mourir.

Tous s'attendaient donc à célébrer les obsèques du monarque. Son corps serait déposé *iuxta ecclesiam sancti Salvatoris*, près du monastère qu'il avait fondé à deux pas de la résidence souveraine, où se voyait un sépulcre tout prêt, *in sarcofago*. De fait, sa fille, l'abbesse Gelvira, avait aménagé une nécropole qu'il lui appartiendrait d'inaugurer. Au souvenir des désordres passés, la crainte d'une succession difficile devait soulever un vent d'inquiétude. Cependant, ce qui était prévisible survint et tout alla pour le mieux. L'aîné des fils de Ramire II (932-951), Ordoño III (951-955), né de la galicienne Adosinda Gutiérrez, ceignit la couronne.

De passage à León, les pèlerins

vellaves furent-ils témoins de ces événements? Gotescalc et les siens n'auraient-ils pas eux-mêmes apporté la nouvelle du décès de Ramire II à Albelda, comme l'a suggéré le chanoine Orive? Si ce n'est pas le cas, celle-ci les aura rattrapés en route, à moins qu'elle ne les ait devancés. En tout



Ramire II de León

état de cause, l'issue fatale que laissait présager la maladie du roi - *graviter egrotavit* - dût mobiliser la prière des moines d'Albelda, même si ces derniers vivaient *in finibus Panpilone*. Le fait est que Gomes qui se hâtait de mettre la dernière main à son manuscrit a laissé un indice troublant de l'incertitude où l'on était alors. N'a-t-il pas daté son

prologue *regnante Domino nostro Jhesu Christo*, comme si la couronne avait été pendante et le pouvoir vacant, alors même que García Sánchez I (926-970) régnait à Pampelune sous les auspices de sa mère, l'auguste Toda? Mais il se pourrait que cette chute réponde à une toute autre intention.

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre, lorsque Gotescalc quitta Albelda à la mi-janvier 951 - *tempore iemis, diebus certis, ianuarii videlicet mensis* - une main avait couché au bas de la préface, tracée d'une écriture serrée et plus petite, cette mention non équivoque: *Ipsis igitur diebus*

obiit Galleciensis rex Ranimirus. D'une façon ou d'une autre la nouvelle avait atteint la Rioja de même qu'elle était parvenue en Galice, où un acte du cartulaire de Celanova, daté du 23 janvier 951, s'achève sur ces mots: *Anno feliciter ingrediente quando Ranimiro principe migravit a seculo et prolis eius Ordoni successit in regno*. Le retour de l'évêque d'Anis à Albelda et le court séjour qu'il y fit sont donc très proches de ces événements.

Un texte inachevé?

Mais là n'était pas ce qui préoccupait le plus Gotescalc. À mesure qu'il voyait s'étirer la morne *Tierra de Campos* au trot de sa mule, une pensée obsédante devait tourmenter son esprit. Quant à ses proches, ils se réjouissaient sûrement à l'idée de l'accueil qui leur serait réservé dans la Rioja au vignes généreuses. Cet accueil ne pouvait pas, du reste, être indifférent. Comment imaginer, en effet, que la communauté blottie à l'ombre de la Peña Salagona, n'ait pas accompagné de sa prière les pèlerins aquitains? L'une des recrues de cette armée pacifique, celui qui s'est présenté à la postérité en usant de la formule habituelle aux colophons: *Ego quidem Gomes, licet indignus, presbiterii tamen ordine functus*, devait y songer plus particulièrement. L'évêque d'Anis ne l'avait-il pas chargé du soin d'exécuter une copie du *De virginitate* de saint Ildephon-

se, auquel il tenait plus que tout? Si la perspective de contempler ce *libellus* l'exaltait, Gotescalc ne s'inquiétait pas moins. Serait-il prêt à temps?

S'il est permis de hasarder cette question déplacée c'est que le texte transcrit par Gomes se signale à l'attention par un trait qui a frappé tous les commentateurs. Pourquoi la prose enflammée de saint Ildephonse s'interrompt-elle brusquement au folio 159 recto, avant même que ne s'achève la sixième leçon, sur ces mots: *nullum dirimatur ab altero*, qui ont, certes, le mérite de coïncider avec la fin d'une phrase? Il y a plus inquiétant. Pourquoi la ligne suivante, qui est la dernière du folio, a-t-elle été soigneusement grattée? Est-ce parce que le revers de ce folio a été utilisé à une toute autre fin? N'y reconnaît-on pas, cependant, la main déliée et régulière qui caractérise l'écriture de Gomes, ornement du genre.

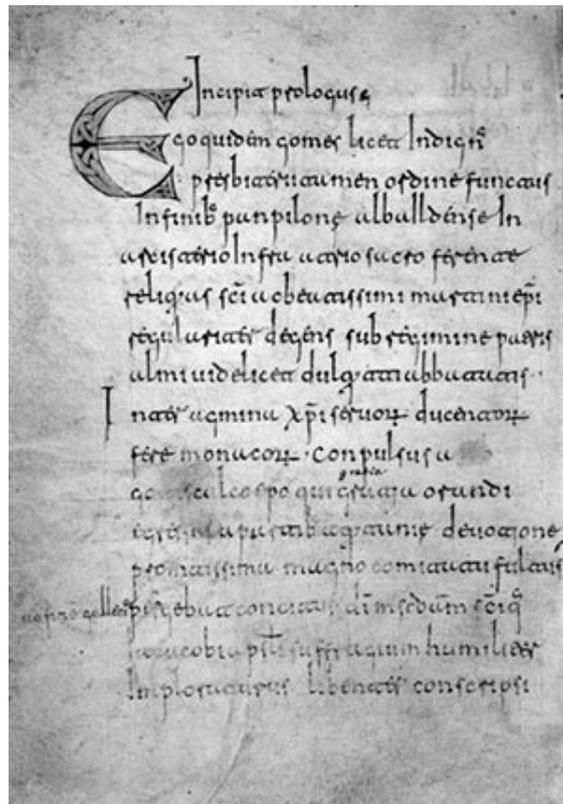
Que s'est-il passé? Le scribe a-t-il manqué de temps ou de parchemin, ou des deux à la fois? Quoi qu'il en soit, il n'eut d'autre recours que de suspendre le texte du *De virginitate* pour passer au morceau final, en quoi il a peut-être été aidé par le cruel découpage des "leçons" qui allait priver Gotescalc de l'envol final *At nunc uenio ad te, sola mater et uirgo Dei*. Le fait est qu'il n'est pas exclu que l'exemplaire copié par Gomes ait tourné court de la même façon. *Felix culpa* cependant! Car les trois feuillets laissés libres ont été cons-

ciencieusement remplis par les *Dicendi versiculi ante lectum episcopi*, agrémentés d'une notation musicale en neumes. Cette conclusion du codex, si inattendue qu'elle puisse paraître, est d'importance. Non seulement ces deux poèmes -, connus par ailleurs -, correspondent à des exorcismes marqués au coin d'un ascétisme rigoureux, mais ils ont été visiblement accommodés pour le destinataire du manuscrit, comme en fait foi la mention *episcopi*. Que ces prières aient été copiées, en définitive, à la demande expresse de Gotescalc ou à l'initiative de Gomes, le fait est qu'elles lui étaient manifestement destinées.

Du coup, il n'est pas superflu de se demander à quelle vocation précise pouvait bien obéir le joyau littéraire remis à Gotescalc. En effet, de la réponse à cette question dépend en grande partie le sens qu'il faut attribuer à la démarche du prélat. Or la réponse est nette. Le format du *codex* qui l'apparente pour un peu à un "livre de poche", la distribution du texte sur une colonne à raison de seize lignes par page,

sa division en "leçons" et l'ajout des *versiculi* à chanter avant de se coucher, sans parler du prologue, sont autant de motifs qui, selon Manuel C. Díaz y Díaz, "*mueven a entender este precioso ejemplar como una especie de devocionario, o libro de edificación*".

De là cette conséquence: "*El manuscrito ha sido copiado, con gran verosimilitud, como un libro para satisfacer la devoción de Gotescalc, y para ser utilizado personalmente con aires litúrgicos*". En clair, ce petit volume était moins appelé à être rangé parmi les livres de la cathédrale anicienne, qu'à rester au chevet de l'évêque, dans sa chapelle, ou à l'accompagner dans ses déplacements.



Codex Gomesani
(Paris, B.N. Ms. Lat 2855, f° 69v)

Toutefois, s'en tenir là, c'est encore rester en chemin. L'adjonction *in fine* des *Versiculi* n'est peut-être pas un expédient. Il se pourrait même que leur insertion donne la clé qui ouvre à la compréhension de ce "*devocionario*" en révélant sa cohérence. Car, à l'exaltation de la virginité, les *versiculi* ajoutent le moyen d'éloigner les

esprits malins qui pourraient en détourner. Or la préoccupation majeure d'hommes consacrés à Dieu dès l'enfance, comme put l'être Gotescalc, n'est-elle pas de servir le Créateur, "virginité féconde" par essence, en imitant la Vierge qui en est le miroir et le Christ le vivant modèle parmi les apôtres, puisque par eux il insuffle à l'Église l'Esprit du Père. Le *De Virginitate* était alors si peu une curiosité paléographique que Gotescalc eut la surprise de découvrir que chacun des monastères qu'il put rencontrer sur sa route en possédait le texte. Mieux, la structure du *codex* offert à Gotescalc éclaire à sa façon le lien qui unissait alors l'exercice de la charge épiscopale au monachisme, lien analogue à celui qu'exprime, dans la piété de l'évêque, la dévotion à la Vierge unie à l'amour de saint Jacques.

De singuliers adieux

Livre éminemment personnel donc. Dès lors, il est moins surprenant que le recto du premier folio de ce *codex*, laissé libre en guise de garde, ait été noirci à son tour par un texte griffonné en cursive wisigothique. Or cet écrit de circonstance, au style "barbare", farci de versets évangéliques tirés de la liturgie hispanique, a les accents émouvants d'une prière d'adieu adressée à Gotescalc. Le caractère singulier de cette oraison, sans compter sa lecture difficile, explique assez qu'à la différence du prologue de Gomes, elle n'ait guère pi-

qué la curiosité avant que Léopold Delisle ne la transcrive, en 1866, directement sur le manuscrit du Puy, transféré à Paris en 1681 à l'instigation de Colbert et acquis par la suite à la Bibliothèque du roi.

Or cette prière n'est pas dénuée de saveur. En effet, son auteur, un certain "Abraam", se découvre soucieux d'appeler sur lui et ses compagnons la clémence du Seigneur, dans l'espoir de parvenir un jour en paradis - *Peto Domine ego quoque famulum tuum, Abraam videlicet, necnon et socii mei (...), ut pergere ad locum quod tibi justum est*. Le plus étonnant est qu'il n'hésite pas à élever cette supplique *per suffragia famuli tui Gotescalcii*, comme si son désir avoué était d'y retrouver un jour l'évêque d'Anis, nommé à quatre reprises, car, à ses yeux, nul doute que ce pasteur zélé ne s'entendra dire au dernier jour: "Entre dans ma joie; puisque sur peu de choses tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai" - *Intra in gaudium meum, quia supra pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam* (Mt 25, 21).

Sans prendre garde ni à la graphie indubitablement hispanique, ni au style qui trahit des emprunts au *Liber Ordinum*, l'on s'est accordé sans autre preuve apparemment que la demande d'intercession à la Vierge placée en tête de cette oraison - *per suffragia beata semper virginis Maria* - à faire de ce clerc un chanoine d'Anis, alors que Gomes en a usé de même à la fin de son prologue. Inutile de dire que le nom

d'Abraham ne figure guère parmi les vingt-neuf souscripteurs de la charte du doyen *Truannus*, ni ailleurs. À l'inverse, quoique peu fréquent, un tel nom surgit au détour d'actes passés à la même époque dans le royaume de León. Surtout, le fait qu'Abraham refuse de se dissocier de ses frères incline à voir en lui un moine et même un moine d'Albelda, car il n'aurait pas écrit *necnon et socii mei*, si ces derniers avaient été inconnus de Gotescalc. Mieux, s'il avait appartenu à une autre lauré, fort de l'exemple de Gomes, il aurait mentionné son appartenance à ce monastère, ne serait-ce que par égard envers les saints qui y étaient invoqués et auxquels il eut été convenable qu'il se recommandât.

D'où vient alors l'amitié nouée entre Abraham et l'évêque d'Anis? Qu'il soit permis de formuler à cet égard une hypothèse. L'abbé Dulquitius n'a-t-il pas confié Abraham à Gotescalc afin de lui servir de guide, voire d'ambassadeur, durant son voyage à travers le nord de la Péninsule et peut-être au-delà? Voilà qui expliquerait que cet humble religieux ait recueilli deux confidences infiniment précieuses pour qui cherche à comprendre ce qui a motivé le pèlerinage *ad finem Gallecie* entrepris par l'évêque d'Anis. Manuel C. Díaz y Díaz a d'ailleurs entrevu la singularité de l'attachement manifesté par Abraham à l'égard du prélat aquitain, puisqu'il aperçoit en lui "*una especie de secretario y devoto seguidor de Gotescalco*", auquel il semble

avoir voué une admiration sans borne.

De fait, grâce à son obséquiosité naïve, l'adieu d'Abraham révèle deux circonstances de la vie de Gotescalc, qu'il n'a pu entendre que de la bouche de celui dont il a cherché à percer le secret et qui trahissent la résonance profonde de l'appel qui poussa ce dernier à se rendre au tombeau de l'apôtre. Non seulement l'on apprend que Gotescalc naquit le jour de la Saint-Jacques, mais que son ordination épiscopale coïncida également avec la fête du Fils de Zébédée. Que ces deux événements aient eu lieu un 25 juillet ou un 30 décembre, selon que l'on adopte le calendrier romain ou le calendrier hispanique, autrement dit qu'il se soit agi là d'un aveu direct de Gotescalc ou d'une extrapolation autorisée d'Abraham, le fait est que l'existence entière du prélat semble s'être déroulée sous l'étoile de l'apôtre qui apparaît dès lors, de façon très réelle, comme son protecteur spécial et l'inspirateur de son action.

Par là, se vérifie l'aspect résolument personnel de la démarche qui conduisit Gotescalc *gratia orandi ad finem Gallecie*. N'est-ce pas, au demeurant, ce que vérifie le caractère "privé" du manuscrit exécuté à sa demande, caractère que confirme en dernier lieu la datation solennelle rapportée au Christ dans l'attente eschatologique du Royaume, à laquelle renvoie, comme à la fin de chaque psaume, l'hommage rendu à la Trinité Sainte. C'est parce qu'il sut

convaincre ses proches et leur communiquer sa ferveur, que Gotescalc réussit à entraîner dans son sillage une escorte nombreuse, à laquelle il n'est nullement exclu que ne se soient agrégés de puissants laïcs tant de Velay que de Gévaudan. Gomes dou-



Codex Albeldense, f° 37v

tait-il, d'ailleurs, que l'évêque d'Anis parviendrait jamais au but qu'il s'était assigné, lui qui, par un *lapsus calami* pour le moins inattendu, avait omis d'écrire *ad finem Gallicie*, de sorte qu'en repassant le texte délicatement tourné de sa dédicace et s'apercevant de la bévue, il dût ajouter, en marge du folio 69 verso, qui est le premier de son manuscrit - malencontreusement relié à la suite d'un autre -, à gauche de la 14^{ème} ligne, le membre de phrase qui lui avait échappé.

Épilogue

Gotescalc a donc bien été en Galice vénérer saint Jacques, son patron et parrain. Et si jamais quelqu'un venait à en douter, Gomes ou une autre main a certifié par avance que l'évêque pèlerin était là, de retour à Albelda, en ces jours où mourut le roi Ramire, dont l'autorité s'exerçait sur la totalité de l'ancienne province romaine de ce nom. Cette note ajoutée *in extremis* authentique en quelque façon la dernière

phrase du prologue: "En effet, le saintissime évêque Gotescalc emporta ce petit livre de Spanie en Aquitaine, en plein hiver, savoir certains jours du mois de janvier, tandis que s'écoulait heureusement l'année

984 [de l'ère hispa-

nique], sous le règne de Jésus-Christ, Notre Seigneur, qui, avec Dieu le Père et le Saint Esprit, est glorifié comme un seul Dieu pour les siècles des siècles. Amen" - *Transtulit enim hunc libellum sanctissimus Gotescalcus episcopus ex Spania ad Aquitaniam, tempore iemis, (...) regnante Domino nostro Ihesu Christo (...). Amen*" (fol. 71 recto).

Muni donc de ce trésor, scellé par le témoignage d'une double et indéfectible amitié, Gotescalc, entouré des siens, redescendit la vallée de l'Iregua pour suivre à nouveau le cours de l'Èbre, mais cette fois en direction de l'orient. Jacques Fontaine qui a joliment écrit que l'évêque d'Anis avait "pris le chemin des écoliers pour se mettre triplement à l'école de la mozarabie", a bien noté que la présence insolite de Gotescalc à Albelda, "en plein mois de janvier" 951, impliquait nécessairement un retour "par le Perthus". En effet, à ses yeux, "l'indication du départ en janvier exclut tout passage par les hauts ports du

centre de la chaîne pyrénéenne”. Gageons donc que, comme à l’aller, les Aquitains, dont rien n’interdit de croire qu’ils aient été munis d’un sauf-conduit collectif, gagnèrent les comtés de Gothie par Saragosse et Lérída, places fortes de la Marche Supérieure d’al-Andalus.

Dix ans après cette équipée, Raimond I de Rouergue (943-961), - *dominus Raymundus marchio* -, en compagnie duquel Gotescalc eut l’occasion de cheminer lorsqu’il alla à Rome au printemps 951, devait périr, assassiné *in via Sancti Jacobi* au dire du Livre des Miracles de sainte Foy, sans doute quelque part aux confins du Toulousain et de la Gascogne. Sept ans plus tard, si l’on en croit Sampiro, Guilhem Sanche, comte, puis duc de Gascogne (c. 960-996), qui avait peut-être trempé dans ce meurtre, taillait en pièce les Normands sous les coups desquels était tombé Sisenand II, évêque du siège apostolique de Saint-Jacques (952-968), et cela *in nomine Domini et honore sancti Iacobi*. Le pèlerinage de Gotescalc avait bel et bien ouvert la voie au tombeau de saint Jacques. De Guillaume le Grand (993-1030), comte de Poitou et duc d’Aquitaine, Adémar de Chabannes dira que, lorsqu’il n’allait pas à Rome, ce qu’il avait l’habitude de faire presque chaque année, il compensait cette défaillance par un pieux voyage en Galice - *et eo quo Romam non properabat anno, ad Sanctum Jacobum Galliciae reconpensaret iter devotum*.



Denier du Puy, fin X^e siècle, trouvé dans les fouilles de la cathédrale (cliché José Suárez Otero)

APPENDICE

1.- *Lettre Préface de GOMESANO* (Paris B.N.F., Ms latin 2855):

[fol. 69 v^o]

Incipit prologus

“Ego quidem gomes licet indign[u]s,
“presbiterii tamen ordine functus
“in finib[u]s panpilone, albaidense in
“arcisterio infra atrio sacro ferente
“reliq[u]as s[an]c[t]i ac beatissimi
 martini ep[iscop]i,
“regulariter degens sub regimine
 patris,
“almi videlicet dulq[ui]tti abbatis,
“Inter agmina Xp[ist]i servorum
 ducentorum
“fere monacorum, compulsus a
“Gotiscalco ep[iscop]o, qui gratia
 orandi
“egressus a partib[u]s aquitanie
 devotione
“promptissima, magno comitatu
 fultus,
 ad finem gallecie “pergebat,
concutus, d[e]i m[i]s[er]ic[or]d[i]am,
 s[an]c[t]iq[u]e
“Iacobi ap[osto]li suffragium
 humiliter
“imploraturus, libenter conscripsi

[fol. 70 r^o]

“libellum, a b[e]ato Ildefonso
 toletane
“sedis ep[iscop]o dudum

luculentissime editum,
 “In quo continetur laudem
 virginitatis
 “s[an]c[t]e marie perpetue virginis,
 ih[es]u Xp[ist]i
 “d[omi]ni n[os]t[ri] genitricis; ubi
 predictus Ildefonsus
 “ep[iscopu]s, divino inspiramine
 afflatus,
 “oraculis p[ro]p[he]tar[um]^m inbutus,
 evangeliorum
 “testimoniis roboratus,
 ap[osto]loru[m] documento
 “instructus, celestium simul et
 terrenor[um]^m
 “contestatione firmatus, gladio
 “verbi dei Iubeniani perfidiam
 vulneravit
 “et pugione verissime rationis Abidii
 “errorem destruxit. Iudeorum
 quoq[ue]
 “duritiam non solum adstipulatione
 “angelorum et hominum, sed etiam
 demonum
 “prolata confessione, iugulavit.

[fol. 70 v°]

“Iam vero quam dulcia quamq[ue]
 divino
 “munere compta prompserit
 “eloq[ui]a, quisq[ue] in hoc libello
 sollerter
 “legerit facile pervidebit. ex quo
 “et credulus auriat suabitatem
 “et anceps repperiet unde a se
 “procul reppellat erroris prabitatem.
 “unde extimo Incun(c)tanter ut pari
 “gl[ori]a ditetur a Xp[ist]o pontifex
 gotiscalcus,
 “qui hanc laudem genetricis
 d[omi]ni nunc
 “aquitanie sancte marie initio in
 “propriam sedem specialiter aduexit,
 “sicut Ildefonsus ep[iscopu]s, qui
 eam universe
 “ecl[esi]e catholice dudum
 generaliter
 “tradidit quia etsi materia defuit
 “laboris, equiperatur tamen sacra

[fol. 71 r°]

“devotio retributione mercedis.

“Mici au[te]m exiguo atque
 miserrimo gomesano
 “concedat Xp[istu]s, gloriose
 genetricis sue
 “interventu placatus, hic emundari
 “a sorde facinorum; et post expletum
 “vite hulus cursum, cum s[an]c[t]is
 omnib[us]^s
 “in regno celorum perfrui gaudium
 “feliciter sine fine mansurum.
 Amen.
 “Transtulit enim hunc libellum
 “s[an]c[t]issim[us] gotiscalcus
 ep[iscopu]s, ex spania
 “ad aq[ui]taniam tempore Iemis,
 “dieb[us] certis, ianuarii videlicet
 mensis,
 “currente feliciter era
 DCCCCLXXXVIII A,
 “regna[n]te do[mi]no nostro ih[es]u
 Xp[ist]o qui cum deo patre et sancto spiritu
 “un[us] d[e]u[s] glo[ri]atur in secula
 seculorum. Amen.

“Ipsis igitur dieb[us] obiit
 galleciensis rex ranimirus.”

2.- Prière d'Adieu composée par le moine

Abraham (Folio 69 recto):

Adtende, Domine propitius, mee
 servitutis obsequium, et miserere / fideli
 famulum tuum Gotiscalco episcopi, per
 suffragia beata semper virginis Maria, et
 illi / et omnes qui precepta sua obediunt.
 Cunctis eorum sceleribus amputatis, / ita
 sint tue miserationis defensione protecti, ut
 In obserba / tione mandatorum tuorum
 mereantur esse perfecti, / quatenus in hac
 vita universa facinora careant, et ante
 conspectu / glorie majestatis tue
 quandoque sine confusione perveniant, / ut
 dum ante tribunal tuus presentatus
 adstiterit absque reatu, / veridica voce
 dicat: «Ecce ego et pueri quos mici dedisti,
 / qui preceptis meis obedierunt, et me et
 illi, te prestante et adjuvante, inlesi / tibi
 preparabi. Amen (Jn. 17, 9-13)». Tunc illi
 audiant te respondente atque dicente: /
 «Serbe meus Gotiscalcus, quia constitutus
 pastor supra oves meas fuisti / et
 ordinationem episcopi abuisti, tu et tui

intra in gaudium meum, quia / supra pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam. Quiesce / in requiem meum antiquum (Mt. 25, 21).

Tu Domine qui nosti omnia antequam fiat et secreta / cognoscis, quia tua est omnia, et in te est omnia, et prosunt omnia, / et absque te factum est nihil, presta nobis misericordiam tuam qui / tantum avere fidem adque prudentiam ut cum angelis eternam possident vitam, / ut Jacobo apostolo tuo in quo die per fidem coronatum ab angelis in celum ascendit, / in ipso quoque die dumtum Gotiscalcus episcopus, dex utero matris sue natus super terram / apparuit, et iterum in quo die natus in ipso quoque iterum dudum accepit / episcopatus, illi et quos reget mereat absque reatu ante conspectu tuo quandoque / fieri presentatus. Amen.

Peto Domine ego quoque famulum tuum, Abraam videlicet, / necnon et socii mei ut per suffragia famuli tui Gotiscalcii episcopi a te accipere / venia, et pergere ad locum quod tibi justum est, angelo sancto tuo nos protegente / et procedente adque ab omni malo defendente per Dominum” (Ms. latin, 2855, fol. 69 recto).

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

A. Cartulaires, Chroniques et autres sources médiévales

Cartulaire de l'abbaye de Savigny, éd. Auguste Bernard, Paris, 1853.

Cartulaire de Brioude ou Liber de Honoribus Sancto Juliano Collatis, éd. Henry Doniol, Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont, Clermont-Paris, 1863.

Cartulaire de l'Abbaye Saint-Chaffre-du-Monastier (Liber de reparatione chartarum) suivi de la Chronique de Saint-Pierre du Puy, éd. Ulysse Chevalier, Paris, Picard, 1884.

Cartulaire de Chamalières-sur-Loire en Velay prieuré conventuel de l'Abbaye de Saint-

Chaffre, éd. Augustin Chas-saing, Paris, Picard, 1895.

Liber Miraculorum Sancte Fidis, éd. Auguste Bouillet, Paris, Picard, 1897.

Liber Ordinum, éd. Dom Marius Férotin, Paris, 1904; rééd. Rome, CLV-Edizioni Liturgiche, 1996.

Le Liber Mozarabicus Sacramentorum et les manuscrits mozarabes, éd. Dom Marius Férotin, Paris, 1912; rééd. Rome, CLV-Edizioni Liturgiche, 1995.

Grand Cartulaire du Chapitre Saint-Julien de Brioude, essai de restitution par Anne Marcel et Marcel Baudot, Clermont-Ferrand, 1935.

Sampiro. Su crónica y la monarquía leonesa en el siglo X, éd. Justo Pérez de Urbel, Madrid, 1952.

Historia Silense, éd. Justo Pérez de Urbel, Madrid, C.S.I.C., 1959.

Cartulario de Albelda, éd. Antonio Ubieto Arteta, Colección Textos Medievales, 1, Zaragoza, 1981.

Chroniques Asturiennes (fin IX^e siècle), Yves Bonnaz, Paris, C.N.R.S., 1987.

Vita Iohannis Gorzie coenobii abbatis - Vie de Jean abbé du monastère de Gorze, présentée et traduite par Michel Parisse, Paris, Picard, 1999.

B : Histoire ecclésiastique

César BARONIUS, *Annales Ecclesiastici*, X, c.1601 (Anvers 1618), Bar-le-Duc, 16, 1869.

Antonio de YEPES, *Crónica General de la Orden de San Benito*, V, Valladolid, 1615.

Odo de GISSEY, *Discours Historiques*, 1^{ère} éd., Lyon, 1620.

Théodore de CHAMPIGNY, *Histoire de l'Église angélique de N.-D. du Puy*, 1693.

Gallia Christiana, 1656-1720, t. 2: Instrumen-

ta, éd. Victor Palmé, 1873.

Edmond MARTÈNE, *Thesaurus novus anecdotorum*, I, Paris, 1717.

DEVIC & VAISSETE, *Histoire Générale du Languedoc*, 1734, éd. Molinier, III, Toulouse, 1872.

Jean MABILLON, *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, III, Lucques, 1739.

MIGNE, Patrologie Latine, *Sanctus Hildefontus Toletanus Episcopus*, 96, 1862.

C. De Virginitate

ILDEPHONSE DE TOLÈDE, *De Virginitate beatae Mariae*, texte et tradition manuscrite (24 ms.), éd. Vicente Blanco Garcia, Madrid, 1937, rééd. Biblioteca de Autores Cristianos, n° 320, Madrid, 1971.

Meyer SCHAPIRO, *The Parma Ildefonsus. A Romanesque Illuminated Manuscript from Cluny and Related Works*, Monographs on Archeology and Fine Arts XI, The College Art Association of America, 1964.

José María CANAL, “Tradición manuscrita y ediciones de la obra de San Hildefonso De Virginitate sanctae Mariae” (55 ms.), *Revista Española de Teologia*, 28-1 (1968).

Adeline RUCQUOI, “Ildephonse de Tolède et le traité sur la Virginité de Marie”, 53^{ème} session de la Société française d’Études Mariales, Médiaspaul, 1998.

D. Études diverses

Léopold DELISLE, “Recherches sur l’ancienne bibliothèque de la cathédrale du Puy”, *Annales de la Société d’Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy*, 28 (1866-1867), Le Puy, 1867, pp. 439-459, et “Manuscrits du chapitre du Puy”, *Le Cabinet des Manuscrits*, I, Paris,

1868, pp. 509-518.

Fidel FITA, *Le codex de Saint-Jacques de Compostelle, livre IV [V]*, Paris, 1882.

Reinhardt DOZY, *Recherches sur l’histoire et la littérature de l’Espagne pendant le Moyen Âge*, 3^{ème} éd. Leyden, 1881, réimprimée en 1965.

Paul OLIVIER, *Les monnaies féodales du Puy*, Paris, 1927. Et *Les monnaies mérovingiennes du Velay*, Le Puy, 1928.

Jeanne VIELLIARD, *Le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, 1^{ère} éd., Mâcon, 1938, 2^{ème} éd., Mâcon, 1950.

Charles Julian BISHKO, “Salvus of Albelda and Frontier Monasticism in Tenth-Century Navarre”, *Speculum*, XXIII, Cambridge-Mass., 1948, pp. 559-590, réimpression: *Studies in Medieval Spanish Frontier History*, Variorum Reprints, London, 1980, I.

Julián CANTERA ORIVE, “Un ilustre peregrino francés en Albelda (Años 950-951)”, *Berceo*, 3 (1948), pp. 427-442, *Berceo*, 4 (1949), pp. 107-121, 299-304, 339-340. Et “El Primer Siglo del Monasterio de Albelda (Años 924-1024)”, *Berceo* (1950-1951).

Justo PÉREZ DE URBEL, “La conquista de la Rioja y su colonización espiritual en el siglo X”, *Estudios dedicados a D. Ramón Menéndez Pidal*, I, 1950, pp. 495-534.

Emmanuel LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l’Espagne Musulmane*, II, Paris-Leiden, 1950.

Jean RODHAIN, *Pèlerins comme nos Pères. Retour à Saint-Jacques*, Paris, 1950.

Adrien BLANCHET, “La Monnaie et l’Église”, *Revue Numismatique*, 12 (1950).

Auguste FAYARD, “La Charte de Saint-Michel d’Aiguilhe”, Le Puy-en-Velay, 1962, tiré-à-part de *Commémoration du Millénaire de l’érection de la chapelle de Saint-Michel d’Aiguilhe*, Le

- Puy, Éditions de la Société Académique, 1962.
- Louis BOURBON, “Gotescalc. Évêque consécra-
teur 962 et pèlerin de Saint-Jacques en 950”,
Commémoration *ut supra*, Le Puy, 1962. Et
“L’évêque Gotescalc et la tradition compostel-
lane”, *Principe de Viana*, Diputación Foral de
Navarra, Pamplona, Núm. 68-69 (1964).
- Claudio SÁNCHEZ ALBORNOZ, *Una Ciudad de
la España Cristiana hace Mil Años. Estampas
de la vida en León*, 5^{ème} éd., Rialp, 1966.
- Augusto QUINTANA PRIETO, *El Obispado de
Astorga en los siglos IX y X*, Astorga, 1968.
- Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ, “La circulation des
manuscrits dans la Péninsule Ibérique du VIII^e
au XI^e siècle”, *Cahiers de Civilisation
Médiévale*, XII-3, 1969, pp. 219-241, et XII-4,
1969, pp. 383-392 (réimpression dans *Vie
chrétienne et culture dans l’Espagne du VII^e au
X^e siècles*, Variorum, Collected Studies, 1992,
n° XII).
- Françoise DUMAS-DUBOURG, *Le Trésor de
Fécamp (X^e siècle)*, Paris, 1971.
- Justiniano RODRÍGUEZ, *Ramiro II Rey de León*,
Madrid, C.S.I.C., 1972.
- Jacques FONTAINE, “Mozarabie hispanique et
monde carolingien”, *Anuario de Estudios
Medievales*, 13 (1983).
- Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ, *Libros y Librerías en
la Rioja Altomedieval*, Logroño, 1979, 2^{ème} éd.,
1991.
- Christian LAURANSON-ROSAZ, *L’Auvergne et
ses marges du VIII^e au XI^e siècle, La fin du
Monde Antique?*, Le Puy, Éditions des Cahiers
de la Haute-Loire, 1987, rééd. 2010.
- Pierre CUBIZOLLES, “Origine du vocable
«Sainte Marie» de l’église cathédrale du Puy-
en-Velay”, *Cahiers de la Haute-Loire*, Le Puy,
1994, pp. 13-85.
- Françoise PRÉVOT: “Le Chef-Lieu de la Cité
des Vellaves et les origines du Siège Épiscopal
du Puy”, *Antiquité Tardive*, 2 (1994), pp. 263-
278.
- Alejandro BARCENILLA MENA, “Las Bibliote-
cas Españolas de la Alta Edad Media”, *Perficat*,
Salamanca, XVIII-2 (1994), pp. 89-121, XX-1
(1996), pp. 3-86.
- Christian LAURANSON-ROSAZ & Pierre GANI-
VET, “Saint-Chaffre des origines aux lende-
mains de l’an mil: une abbaye «en marge»”,
*Les Bénédictins de Saint-Chaffre du Monastier.
Histoire et Archéologie d’une Congrégation*,
Actes du Colloque des 7-9 novembre 1997, Le
Monastier-sur-Gazeille, 1998, pp. 27-43.
- Carlos BALIÑA PÉREZ, *Gallegos del Año Mil,
Galicia Histórica*, A Coruña, 1998.
- Pierre RICHÉ, “Un catalogue de la bibliothèque
du Puy au début du XI^e siècle”, *Finances,
Pouvoirs et Mémoire Mélanges offerts à Jean
Favier*, Paris, 1999, pp. 700-713.
- Sophie LIÉGARD & Alain FOURVEL, “Résultats
des Interventions Archéologiques menées de
1992 à 1995 dans la Cathédrale du Puy-en-
Velay”, *Archéologie Médiévale*, 29 (2000), pp.
115-144. Et “Les vestiges carolingiens
découverts en 1995 dans la Cathédrale du Puy-
en-Velay”, *Hortus Artium Medievalium*, 8
(2002), pp. 137-148.
- Christian LAURANSON-ROSAZ, “Gotiscalc,
évêque du Puy (928-962)”, *Retour aux Sources.
Textes, études et documents d’Histoire
Médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris,
Picard, 2004, pp. 653-667.
- Humbert JACOMET, “Vovere in pera et baculo
(X^e-XII^e siècles)”, *Pellegrinaggi e santuari di
San Michele nell’Occidente medievale*, Bari,
Edipuglia, 2009.